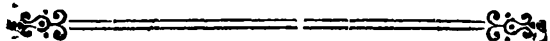




JOURNAL HELVETIQUE

DECEMBRE 1738.



LE SPECTATEUR SUISSE.

Ne cracia te, ſobſecro, anime mi, mi Phædria:

Non Pol, quo quemquam amem aut plus diligam.

Teren. in Eun.

Ne vous chagrins pas, je vous en conjure, mon cher Phædria: Il n'eſt, je vous aſſure, Perſonne, que j'aime & que je chériffe plus que vous.



UNE Scène, dont je fus l'autre jour témoin, m'a fait naître l'idée de ce Discours. Je vis un Mari jaloux, donner un grand Soufflet à ſa Femme; parce qu'elle avoit ſalué gracieuſement une Perſonne de mérite: Cette brutalité me choqua extrêmement, & me conduiſit à réfléchir ſur cette Paſſion, ou plutôt ſur cette Maladie de l'Éſprit & du Cœur, qu'on nomme

Kk 2

Jalou.

Jalousie. Les Réflexions que je fis à cette occasion, pouvant être de quelque utilité au Public, je me fais un plaisir & un devoir de lui en faire part.

La Jalousie, dans ses différens degrés, est tantôt un simple soupçon, & tantôt une véritable phrénésie, causée par la crainte, très souvent chimérique, de perdre, ou de partager, le Cœur d'une Personne, que nous aimons passionément. De toutes les Jalousies, celle que produit l'Amour, est la plus forte & la plus violente. Elle inspire à ceux qui en sont atteints, un désir très-déraisonnable de découvrir des choses, dont la connoissance ne fait qu'augmenter leurs inquiétudes : Cette sole démangeaison du Jaloux, est fort bien exprimée par un poëte François, qui le fait parler ainsi dans une de ses (1) Comédies.

De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon Sort savoir la vérité :
Je la cherche & la trains : Cependant il n'importe,
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.

Le Jaloux, loin de chercher un Remède à son mal, se montre au contraire fort ingénieux à imaginer tout ce qui peut le perpétuer. De là vient que sa Maladie est presque toujours incurable. Quelle folie d'employer toute sa pénétration à se rendre malheureux ! *C'est folie*, dit Mon,

(1) Dans le Jaloux défabusé de Campistron.

Montagne (2) de vouloir s'éclaircir d'un mal, auquel il n'y a point de Médecine, qui ne l'empire & ne le rengrene.

Un amour excessif, une extrême présomption, une défiance naturelle, un grand libertinage : Voilà quelles sont les principales causes de la Jalousie. Plus la possession d'un bien nous plait & nous charme ; plus nous en appréhendons la perte ou le partage. Delà vient qu'un Homme, qui aime avec passion, se salue rarement de la Jalousie. Le Présomptueux s'en garantit bien moins encore : Très attentif à tout ce qui pourroit ofenser sa vanité, il exige ordinairement d'une Femme, qu'elle n'aime & n'admire que lui seul : Il veut que tout autre Objet lui soit pour le moins indifférent. Quoique son Amour ne soit pas toujours des plus ardens, il ne laisse pas de craindre sans cesse une préférence, qui bleisseroit sensiblement la haute opinion qu'il a de son mérite. Il est aisé de comprendre qu'un Homme défiant, doit être aussi fort susceptible de Jalousie : Acoûtumé à porter ses soupçons, sur tout ce qui l'environne, pourroit-il ne pas se défier de la Personne, dont il lui importe le plus de connoître les sentimens ? Un tel Jaloux l'est même plus fortement qu'un autre. Sa défiance auparavant générale, devient alors particulière, & en est d'autant plus grande, qu'il ne la fait tomber que sur un seul Objet. Un Libertin encore, qui n'a jamais fré-

quenté que des Femmes d'une Vertu médiocre, se persuade sans peine que toutes les autres ne valent pas mieux : Delà ses soubçons & sa jalousie : Je pourrois ajouter que les Personnes laides, âgées, ou qui ont d'autres (3) imperfections sont d'ordinaire exposées aux sollicitudes de cette passion ; mais il nous paroît plus convenable de passer à l'Examen de quelques Questions, qu'on peut faire sur cette Matière. Comme la plûpart sont assés problématiques, nous nous sommes flatés que leur discussion intéresseroit d'avantage nos Lecteurs.

C'est d'abord une Question ; si la Jalousie vient uniquement de l'Amour ou de quelqu'autre cause ? A ne la considérer que du côté de ses effets, elle a bien plus l'air d'une grande haine, que d'un violent Amour. Donner un mauvais tour aux actions & aux paroles les plus innocentes d'une Personne ; lui marquer une défiance continuelle de sa Vertu ; la croire capable de l'infidélité la plus criminelle ; n'avoir avec elle que des manières brusques & méprisantes : Tout cela ne semble t'il pas partir d'un fond de haine, plutôt que d'un excès d'Amour ? *Senèque*, dans sa Tragédie d'*Hercule*, donne à la haine un sentiment de Jalousie. Ne seroit-ce point, parce que ces deux passions se ressemblent

(3) C'est ce que nous apprend la Fable d'Acys & de Galatée, où l'on voit que la Jalousie du monstrueux Polyphème coute la Vie à ce premier. OVID *Métam.* Liv. XIII.

blent fort dans plusieurs de leurs états ? La principale différence, qu'on y peut remarquer, c'est que la première nous éloigne autant de l'objet de notre aversion, que l'autre nous attache à celui de notre amour. Différence essentielle, & qui montre assez que la Jalouſie doit avoir une toute autre cause que la haine.

Regarderons-nous donc l'Amour, comme l'unique principe de la Jalouſie ? Il est bien possible, ce me ſemble, qu'un Homme ſoit jaloux, ſans être amoureux, quoique le cas ſoit fort rare. La vanité, l'orgueil, la préſomption, la haine même pour un Rival, peuvent produire, à peu près, le même effet que l'Amour : Au commencement, cette Jalouſie doit à la vérité, être différente de celle qu'inspire une tendre paſſion : C'est proprement une Jalouſie de mérite, qui ſe change, dans la ſuite, en une Jalouſie d'amour. Un bien qui nous étoit indifférent lors que Perſonne ne nous l'envioit, nous devient très cher, dès le moment qu'on veut nous le ravir : Non ſeulement on ſe fait alors un point d'honneur de le défendre ; mais on en vient encore juſqu'à l'eſtimer & à le chérir, à proportion de ce qu'il nous a coûté de peines pour le conſerver. C'eſt ainſi que d'une grande indifférence nous pouvons paſſer à une violente Jalouſie.

Mais ſi l'on conſidère la choſe de plus près ; on trouvera que le principe le plus général de

cette passion. est moins l'Amour que l'Amour propre, qui se glisse, selon Mr. de la Roche Foucault, dans toutes nos actions, & y joue le premier rôle. Sans nous arrêter à cette cause délicate, & presque imperceptible aux yeux du Vulgaire; contentons nous de dire avec le (4) Spectateur Anglois; *Qu'un Amour passionné est toujours un des principaux ingrédients de la Jalousie.* Si il faut même en croire le *Térence moderne*, sans elle l'Amour ne sauroit être bien ardent.

Un Amour si tranquille excite mon couroux;
C'est aimer so blement, que n'être point Jaloux.

Ovide & Petrone l'ont pensé de même: Ils ont regardé la Jalousie comme l'aliment de l'Amour; & ont dit à peu près sur cette passion ce qu'un Poète François exprime en ces Vers.

Dès qu'il est paisible, il sommeille:
S'il n'a point de fraieur, il n'a point de désir.
L'assurance l'endort, la crainte le réveille:
A posséder sans peine, on jouit sans plaisir.

Si la Jalousie réveille l'Amour, peut-elle diminuer la bienveillance du Jaloux? C'est là une seconde Question, sur laquelle Mr de *Bussi* & le Père *Bouhours* ont écrit quelque chose d'assés curieux, pour mériter que nous le rapportions ici. Le dernier avoit cité dans (5) un de ses Ouvrages cet endroit de *Catulle*:

Injuria talis

Cogat amare magis, sed bene velle minus

(5) Manière de bien penser &c. Pag. 290.

Il avoit ainsi traduit ce Passage : *Une telle injure* (le lieu qu'on donne à la Jalouſie) *force d'aimer d'avantage & de vouloir moins de bien : c'est-à-dire , continué cet ingénieux Auteur , qu'elle augmente la paſſion , & qu'elle diminue la bienveillance.*

Mr. de Buſſi lui écrivit là-deſſus en ces termes (6). „ Je vous envoie, lui marque-t-il, la Traduction d'une Epigramme de *Catulle*, que vous cités ; ſur laquelle vous voulés bien que je vous diſe, que je ne ſuis pas de votre avis : - - - Je maintiens que ſi *Catulle*, par le *benè velle minùs*, a voulu dire, comme vous le traduifés, vouloir moins de bien, ce ſentiment eſt faux : Quand on aime une Femme, malgré la Jalouſie qu'elle donne, on ne laiſſe pas de lui vouloir du bien ; mais on ne l'eſtime pas ; & c'eſt dans ce ſens qu'*Ovide* a dit : *Averſor morum crimina, corpus amo.*

A cela le Père *Bouhours* fit la Réponſe ſuivante : (7) J'ai toujours „ eu de la peine ſur le *benè velle minùs* de *Catulle*, & votre ſentiment me paroît plus juſte que le ſien. Les Interprètes prétendent que la Jalouſie rend la paſſion plus violente ; mais qu'elle diminue quelque choſe de la bienveillance : Je m'en raporte plus à vous qu'à eux ; & je vous crois ſur ce Chapitre plus habile que *Mures*.

La

(6) Tom. 5. de ſes Lettres pag. 92.

(7) Ibid. pag. 100.

La Réponse du P. *Bombours* seroit elle plus polie que sincère? L'endroit, où il rapporte le sentiment des Interprètes, donne assez lieu de le conjecturer. Quoi qu'il en soit, Mr. de *Bussi* ne me semble pas fondé à soutenir, que la *Jalousie* ne diminue pas la bienveillance, mais uniquement l'estime: Car, ou le Jaloux est assuré de son malheur, ou bien il le soupçonne seulement. Dans le premier cas, il ressent contre son Infidèle une indignation, qui peut, je l'avoue, irriter sa passion; mais, qui est assurément aussi éloignée de la bienveillance que la haine l'est de l'Amour: Et dans l'autre cas, l'incertitude du mal ne laisse pas de lui inspirer un sentiment d'aigreur & de dépit, qui approche bien plus de l'aversion, que de la bienveillance. A l'égard de l'estime, il est vrai que nous n'estimons pas une Femme, dont l'infidélité nous est parfaitement connue; mais, si nous n'avons, sur son compte, que de simples soupçons, notre mépris pour elle n'a rien de fixe & de déterminé: Il dépend absolument du plus ou du moins de lumière, que nous pouvons avoir sur sa conduite: J'oserois même avancer, que nous glissons sur ce sentiment: Notre cœur, tout occupé de son principal objet, s'arrête peu sur l'estime ou le mépris. Il est surprenant que Mr. de *Bussi*, qui fut un si grand Maître en fait de Galanterie, n'ait pas pris garde que si nous conservons de l'Amour pour une Femme, mal-

gré

gré son infidélité, c'est parce que l'Amour étant un sentiment aveugle, & pour ainsi dire involontaire, il ne dépend pas de nous d'aimer ou de ne pas aimer : Au lieu que de la bienveillance étant un sentiment libre & éclairé, nous sommes les Maîtres de l'accorder, ou de la refuser à un Personne, selon que nous en sommes satisfaits. Et un Jaloux est-il satisfait de l'objet de sa Jalousie ? Il croit, ou du moins il soupçonne en avoir été offensé, par l'endroit le plus sensible. Pourroit-il après cela lui vouloir du bien ? Il me paroît donc que l'opinion de Mr. de *Bussi* ne sauroit être vraie, même à l'égard d'une passion brutale & criminelle ; & qu'elle est entièrement fautive, à l'égard d'une Femme ou d'une Maîtresse.

Mais la Jalousie, en diminuant la bienveillance du Jaloux diminue t'elle aussi l'Amour de celle qui l'inspire ? Voilà une troisième Question, sur laquelle le *Socrate moderne* prend l'affirmative. (8) *L'Esprit jaloux*, dit cet excellent

„ Auteur, tend, par une suite naturelle, à perdre
 „ cette même affection, dont il voudroit jouir tout
 „ seul ; parce que, d'un côté, il fait trop de violence
 „ aux paroles & aux actions de la Personne soupçonnée ; & que de l'autre, il témoigne en avoir
 „ mauvaise opinion. Double démarche, qui ne
 „ peut que lui attirer sa haine. Cet Auteur va plus loin encore. Il prétend que la Jalousie est capable

(8) Tom. 2. pag. 256.

capable de porter à l'infidélité celle qui en est
 „ l'objet Elle rend, ajoûte t'il plus bas, la
 „ Personne soupçonnée, coupable de ces mêmes
 „ Crimes, dont l'ombre seule épouvante le Jaloux.

L'Abé de Bellegarde per se à peu près de même:
 „ (9) Les soupçons des Maris, dit cet Abé, &
 „ les inquiétudes qu'ils se donnent pour suivre la
 „ démarche de leurs Femmes, sont souvent funes-
 „ tes à leur repos & à leur gloire. Après avoir
 combattu le sentiment de Mr. de Buffi, sur la
 Question précédente; oserois-je encore n'être
 pas de l'avis des Auteurs, que je viens de citer
 sur celle-ci? Je suis un des plus zélés Admirateurs
 de l'Illustre Anglois, & j'estime les deux
 autres: ais mon admiration & mon estime ne
 sont ni assés aveugles, ni assés serviles, pour me
 faire adopter leurs idées quand elles ne me pa-
 roissent pas justes. S'il y a une sorte de hardiesse
 à contredire ses Maîtres; il y a aussi une espèce
 de lâcheté à recevoir aveuglément toutes
 leurs opinions Voilà, dira-t'on, de bien grands
 mots sur une bagatelle, Peut être même m'ap-
 pliquera-t'on ce Vers François.

(10) La Montagne en travail enfante une Souris.

Et je trouve que l'on aura assés raison. Mais il
 me semble que la docilité, avec laquelle je pas-
 se condamnation, doit dispenser ma paresse

(11) De réprimer de ces mots l'ambitieuse emphase.

Je

(9) Réflexions sur le ridicule pag. 181.

(10) Parturiunt Montes, nascitur ridiculus Mus. HORAT.

(11) Benéfice.

Je reviens à mon sujet. Est il donc certain, comme on le prétend, que la Jalousie diminue l'Amour de la Personne soupçonnée, & qu'elle soit propre à la rendre criminelle ? Je conviens d'abord, que la diminution de l'Amour, est un obstacle de moins à l'Infidélité : Quand on aime bien, l'on ne pense guères à être infidèle : Quand on aime peu, il est dangereux qu'on ne cherche les occasions de le devenir, ou qu'on n'y succombe. De sorte que s'il est vrai que la Jalousie diminue l'Amour de celle qui la cause, il sera vrai aussi, en général, qu'elle est capable de réaliser les imaginations du Jaloux. Avant que d'examiner ces deux Questions, nous devons avertir que nous ne parlons point ici de cette Jalousie, qui toujours extravagante dans ses soupçons, toujours furieuse dans ses vengeances toujours outrée dans ses effets, est capable de porter aux plus grands excès ceux, qui en sont possédés, & de pousser par conséquent à bout les Femmes les plus raisonnables. Les Jaloux de cette espèce sont heureusement en trop petit nombre, pour mériter que nous y fassions attention : Plus dignes des petites Maisons que de nos censures, ils ne doivent pas être comptés parmi ceux, qui sont susceptibles de quelque amendement. Nous n'aurons donc en vûe, dans nôtre examen, que cette sorte de Jalousie, qu'on pourroit appeler un raffinement bizarre de l'Amour propre; ou bien une exces-

sive délicatesse de sentiment sur l'honneur, sur la tendresse & sur le ridicule. Ce dernier genre de Jalousie, moins fougueuse & moins cruelle que l'autre, plus traitable & plus commune, servira seule de fondement à nos Réflexions. Nous distinguerons aussi la Femme vertueuse de la Femme coquette ou galante. Ces distinctions, absolument nécessaires, pour bien résoudre la difficulté, répandront encore du jour sur nos raisonnemens. Examinons après cela, comment se conduit le Jaloux. D'abord il soupçonne; il épie ensuite; & enfin il reproche & se plaint. Quel effet cette conduite doit-elle produire sur l'Esprit & le Cœur des deux sortes de Femmes, que nous venons de distinguer?

Une Femme d'honneur n'est point insensible à des soupçons injurieux. Elle a trop à cœur sa réputation, pour n'être pas mortifiée qu'on y donne la moindre atteinte. Lors donc que sa fidélité est soupçonnée, moins libre dans ses manières, plus circonspecte dans ses Discours & dans ses Actions, elle prend soigneusement garde de ne pas justifier les soupçons. Si, malgré ses soins & sa vigilance, elle ne réussit pas à dissuader son Jaloux, elle s'afflige bien plus de ses caprices, qu'elle n'en prend occasion de lui manquer de fidélité: Sa vertu s'oppose à une consolation ou à une vengeance aussi criminelle. Le témoignage de sa Conscience & la justice que lui

rendent toujours les Personnes raisonnables, la

tran-

tranquillisent fort; & lui font espérer que les rüages, qui couvrent son innocence, seront à la fin dissipés.

En pareil cas, la Femme galante se conduit bien différemment: Plus ofensée que la première, des soubçons qu'on porte sur sa fidélité, précisément parce qu'ils sont fondés; elle pense bien moins à réformer sa conduite, qu'à suivre les mouvemens de vengeance, que lui suggèrent sa honte & son dépit. Si elle observe d'avantage ses démarches, ce n'est point pour les rendre plus légitimes; mais pour pouvoir, avec moins de risque, satisfaire son malheureux penchant.

Les observations gênantes du Jaloux sont aussi peu capables que ses soubçons d'altérer la Vertu, & d'atiédir même l'Amour d'une Femme vertueuse; qui très indifférente sur la perte d'une liberté, dont elle n'abusoit pas, est charmée qu'on éclaire les actions; puisque c'est de là qu'elle attend sa justification. Au lieu que la contrainte ne fait qu'aiguïser le goût de la Coquette pour les plaisirs. Plus elle est épiée, plus elle cherche à se dédommager des momens, que lui fait perdre une Jalousie vigilante: Alors ses desseins s'enflament; elle souffre infiniment de ne pouvoir pas les contenter; & tout ce qu'elle souffre est au profit de l'Amant, & au préjudice de l'Epoux.

Une Femme sage peut enfin remarquer dans

la Jalouſie de ſon Mari, un amour ardent, plus propre à la flater qu'à aliéner ſon affection. La Femme galante n'y aperçoit, au contraire, qu'une paſſion incommode & tirannique. La première ſupporte patiemment les plaintes & les reproches de ſon Jaloux, dans l'eſpérance que le tems & ſa bonne conduite pourront lui ouvrir les yeux; & que déſabuſé de ſes ſoles opinions, elle en fera & plus eſtimée & plus rationnellement aimée. Ces conſidérations, jointes à ſon devoir, & fortifiées par ſes deſirs, ſoutiennent ſon amour, en même tems qu'elles adouciſſent ſes chagrins. Au lieu que la Coquette, uniquement ſenſible aux peines préſentes, ne ſauroit même rien enſager dans l'avenir, qui puiſſe calmer ſes inquiétudes, à moins qu'elle ne prit la réſolution de mener une vie moins équivoque & plus régulière: Mais ſi elle perſévère dans ſes dérèglements, le tems peut donner à ſon Jaloux des lumières plus ſûres ſur ſes déſordres, ou bien augmenter ſa paſſion; & l'engager par conſéquent à redoubler une vigilance, qui la déſeſpère actuellement. De tout ce que nous avons dit ſur cet Article, il réſulte que l'Amour & la fidélité d'une Femme vertueuſe ne ſont point ébranlées par la plus injuſte Jalouſie, & que tout le changement que cette paſſion peut produire dans le Cœur d'une Femme galante, ſe réduit à la faire paſſer, de l'indifférence à la haine, & d'un goût paſſible pour l'infidélité, à la ſûreté de s'y livrer entièrement.

C'est affés parler des étets de la Jalouſie: Voïons maintenant ſi les Hommes y ſont plus ſujets que les Femmes. Ce ſera une quatrième Queſtion, qui mérite bien d'être examinée, & qui nous paroît affés difficile à décider. (12) On voit des Femmes jalouſes, ainſi que des Hommes jaloux. Si le nombre de ceux ci nous ſemble plus grand, cela ne viendroit-il pas de ce que la bienséance ou la timidité empêchent celles là d'éclater autant que les autres, dans leurs Jalouſies? Une Maitreſſe cache ordinairement cette foibleſſe par vanité ou par une ſorte de pudeur; Une Femme la diſſimule ſouvent par les mêmes motifs, & quelque-fois par politique: Plus ſouvent encore elle ne voit dans l'infidélité d'un Epoux qu'une ſimple inconſtance, qu'elle eſpère de fixer, ou qui tout au plus ne la deſhonore point. Un Amant au contraire ſe fait un mérite de ſa délicateſſe; il ſ'en ſert même pour prouver ſon amour. Et un Mari s'expoſeroit au ridicule & au deſhonneur par ſon indifférence & ſa débonnairété; c'eſt pourquoi l'un & l'autre ſe plaignent ordinairement ſur les plus légères apparences; pendant que les Femmes ne s'expliquent guères qu'à la dernière extrémité. Les attentions polies, que doivent les Hommes au beau Sexe, en colorant leur coqueterie, arrê-

LI tenent.

(12) Nous ne parlons pas ici de ces Peuples chés qui les Femmes gémiſſent ſous une dure captivité, ou ſous un Eſclavage honteux.

tent ou étouffent les jaloux soupçons, qu'en pourroient concevoir les Femmes : Outre qu'elles passeroient pour ridicules de se formaliser d'une galanterie, autorisée par le bel usage ; la bonne opinion, qu'elles ont assés généralement de leurs charmes & de leurs attraits, fait aussi qu'elles en prennent rarement ombrage. Au lieu qu'obligées à une plus grande retenue que les Hommes, elles réveillent presque toujours leurs craintes par des manières libres & galantes.

Ne pouvons nous pas conclure de toutes ces raisons, qu'il doit y avoir plus d'Hommes jaloux que de Femmes jalouses : Ou du moins que la Jalousie de celle ci ne se produit pas autant au dehors que la Jalousie de ceux-là ; quoique les deux Sexes soient également en bute aux atteintes de cette passion.

Au hazard d'être taxé de fatigant Questionneur, je proposerai encore cette cinquième Question. La Jalousie est-elle plus ordinaire entre un Amant & une Maitresse qu'entre un Mari & une Femme ? Essayons de la résoudre : Dans les Epoux * la possession afoiblit les desirs, & fait languir l'Amour. Dans les Amans, au
contrai-

* La libéralité des Dames est trop profuse au Mariage ; dit Montagne, & émousse la pointe de l'affection & du desir. Patere me, disoit encore un Empereur à sa Femme, per alias exercere cupiditates meas ; nam Uxor est nomen dignitatis, non voluptatis,

contraire, l'espérance de posséder, nourrit l'Amour & entretient la vivacité des desirs. La passion du premier une fois satisfaite, lui laisse peu à désirer, & par conséquent peu à craindre. Celle du dernier, enflammée par l'espoir & la difficulté, lui fait craindre sans cesse, ou de ne pas réussir, ou qu'un autre ne soit plus heureux. Delà la Jalousie de l'un & l'indifférence de l'autre. Un Epoux d'ailleurs se repose ordinairement sur une Femme, qu'il croit vertueuse, parce que le devoir l'oblige à être si sèle. Mais l'Amant n'a guères la même confiance en une Maitresse, qui libre de donner son cœur à qui bon lui semble, peut en disposer sans scrupule en faveur d'un autre. Delà encore les craintes de celui-ci & la tranquillité de celui-là. Autre différence : Le Mari est à portée de suivre les démarches de sa Femme ; facilité que l'Amant n'a pas toujours à l'égard de sa Maitresse : Ainsi la connoissance de l'un, cause sa sécurité ; & l'incertitude de l'autre, produit ses alarmes. Une Femme enfin se fait un devoir de marquer de l'Amour à son Mari ; & prend un fort grand soin de cacher celui qu'elle pourroit sentir pour quelqu'autre ; pendant qu'une Maitresse, ou pour user de sa liberté, ou pour persuader qu'elle n'a aucune inclination particulière, ne se contraint point dans ses manières, & affecte souvent de gracieuser plus un indifféret que celui dont elle est prise. Les témoignages de tendresse de celle-là, & l'in-

différence qu'elle marque pour les autres Hommes, rassurent sans cesse un Mari; au lieu que le manège de celle ci inquiète toujours un Amant, qui se prête avec peine à une feinte dont il craint d'être la dupe.

Je finirai ce Discours par une Remarque dont j'aurois fait une sixième Question, si je n'avois promis de me borner aux cinq précédentes. J'observerai donc que ce qui donne le plus ou le moins de force à la Jalousie, ce n'est ni la beauté ni la laideur, mais uniquement le degré d'Amour. Une laide peut inspirer une passion aussi violente que la plus belle Femme de l'Univers. *Caligula* aimait passionément (13) *Césonie*, qui n'étoit ni jeune ni belle; & Madame *de Maintenon* toute laide & toute âgée qu'elle étoit, fut la plus chérie des Maitresses d'un grand Monarque. Si ces deux Princes eussent été d'une humeur jalouse; leur Jalousie pour ces deux Femmes auroit sans doute été aussi forte que pour les Maitresses les plus accomplies. Remarquons pourtant qu'il est plus rare qu'on soit Jaloux d'une laide que d'une belle Femme, parce que celle-ci est ordinairement fort recherchée, au lieu que l'autre l'est toujours peu.

Je viens de recevoir une Lettre, qui servira de clôture à ce Discours: Elle a beaucoup de rapport

(13) *Cæsoniam neque facie insigni neque ætate integrâ - - - ardentius & constantius amavit ut &c. Sæp. XXV9*
quædam in Galig.

rapport à la Matière, que je viens de traiter ; & pourra dans la suite donner lieu à bien des Réflexions utiles, que nous renvoions à un autre Discours, à cause de la longueur de celui-ci.

A MR. LE SPECTATEUR SUISSE,

MONSIEUR.

J'ai lu votre *Discours sur l'Adultere*, avec autant d'attention que Mr. de Sylvis qui l'a (14) critiqué. Je me garderai bien de vous dire gravement, comme ce Critique, *que vous n'avez pas pris le bon parti en ne vous mariant pas ; Et que le Célibat est un état violent opposé à la Nature.* Outre qu'il est visible que vous badinez dans l'endroit qu'il ataque ; je craindrois que vous ne me répondissiez : Hé ! Monsieur, si cet état, vous paroît si violent, suivez ce Précepte de St. Paul : (15) *Il vaut mieux se marier que de brûler.* Mariés vous donc ; personne ne vous en empêche ; Mais souffrés du moins que moi, qui suis froid comme glace, je suive aussi le Conseil du même Apôtre, qui dit (16) *que se marier est bien, mais que ne pas se marier est encore*

L. 3

(14) Voyez Journ. de Mars 1738. Pag. 214. Cette Critique commence par ces mots : J'ai lu Monsieur, avec bien de l'attention votre Discours, &c.

(15) I. Corint. Chap. 7.

[16] Ibid.

miex. Ne craignés pas non plus, *Monsieur*, que je vous aille chicaner sur vôtre Miroir & sur vôtre Faiseur d'horoscope, ni vous alléguer sérieusement, ainsi que l'a fait cet Auteur, un Passage d'*Horace* contre les Dévins, pour détruire un pur badinage : J'entens affés la raillerie, pour ne pas prendre si facilement le change.

J'ai dessein d'ataquer l'endroit le plus sérieux de cette Pièce; c'est à dire celui, où vous faites envisager le Cöcuage, comme un fort grand malheur. Si vos raisons, *Monsieur*, n'avoient persuadé que des Femmes, vous auriez rendu quelque service aux Hommes: Mais comme il est à craindre qu'elles n'aient fait plus d'impression, sur l'Esprit de ceux ci, que sur le Cœur de celles là; permettés moi de vous dire que vôtre Discours est dangereux, en ce qu'il est capable d'alarmer les Maris, & de leur inspirer une jalousie souvent inutile & toujours ridicule & inquietante. Ceux en éfet, dont la tête est déjà ornée du même bois que celle (17) d'*Actéon métamorphosé*, ne sauroient trouver de remède à leur mal : *Le caractère de la cornardise* dit (18) *Montagne*, est indébile; à qui il est une fois attaché, il l'est toujours. Et ceux qui sont affés heureux, pour n'être pas de la Confrairie cornue,

[17] Il fut changé en Cerf, pour avoir regardé Diane, qui se baignoit avec ses Nymphes.

[18] Essai. Liv. 6.

cornue , peuvent se forger des craintes très funestes à leur repos. C'est encore *Montagne* qui sera mon garant. *Le Jaloux*, dit cet ingénieur (19) Auteur, *souffre plus que le Cocu*. Et je le crois bien. L'un craint un mal, que l'autre ignore : D'ailleurs les Maris cornards sont ordinairement peu sensibles à ce malheur : C'est pourquoi l'on voit moins de *Cocus jaloux*, que de *Jaloux cocus*. Le célèbre la Fontaine nous apprend que le *Cocuage* n'est rien, quand on l'ignore, & fort peu de chose quand on fait le supporter en galant Homme.

Quand on prend, comme il faut, cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

Apprenés qu'à Paris, ce n'est pas comme à Rome;
Le Cocu, qui s'afflige, y passe pour un Sot;
Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête Homme.

Le sort d'un *Cocu* débonnaire est assurément préférable à celui d'un *Jaloux* : L'un vit paisible & tranquille ; L'autre est continuellement tourmenté par ses soubçons. On plaint ordinairement un *Cocu* honnête Homme, au lieu qu'on se moque d'un fantasque jaloux. Ceux même qui ont le plus raison de l'être, s'exposent à la risée publique, lors qu'ils divulguent leur malheur. (20) *Ovide* nous dit que les Dieux se rirent autre fois de l'infortune de *Vul-*

Ll 4 *cain*,

(19) *Ibidem*.

^a *Metam*: Livre 4. fab 4.

rain , qui fut assés sot pour vouloir qu'ils en fussent les tèmoin's & les spectateurs.

. . . . [21] Illi jacuere ligati

Turpiter ; atque aliquis de Diis non tristibus , optat

Sic fieri turpis : Superi risere , diù que

Hæc fuit intoto notissima fabula cælo.

C'est donc épargner bien des chagrins aux Hommes & les sauver en même tems d'un grand ridicule , que de leur persuader l'insensibilité en pareil cas : C'est travailler encore à les délivrer d'un joug incommode , qu'ils ont eu la sottise de s'imposer . en s'apropriant une Femme , comme un Bien , dont le partage deshonoré le Possesseur *Les Hommes* , dit (22) Mr. Bayle , *ne devoient établir aucun droit de propriété sur les Femmes : Ils les devoient laisser au rang des choses , qui se possèdent par indivis. Rien ne trouble d'avantage leur repos , que l'interet du tien & du mien ; c'est la source de leurs inquiétudes : Et par conséquent un Amour propre , dirigé par la Raison , n'auroit pas multiplié leurs querelles par le partage des Femmes. On les eut laissées un Bien commun , comme l'Eau de la Rivière. Il n'en est pas , dit ailleurs ce Savant , de la possession d'une Femme*

[21] Mars & Venus , pris dans les filets que leur avoit tendu Vulcain , furent aperçus des Dieux . Quelcun d'eux , moins sauvage que les autres , souhaita d'être déshonoré à ce pris : Cette avanture les fit rire & leur servit longtems d'entre-tien dans le Ciel.

(22] Critique générale de Maimb : Tom : 1.

me comme de celle d'un Champ ou d'une Vigne. Un Champ est une sorte de Bien, dont un Homme ne sauroit recueillir le fruit, sans l'ôter, à tous les autres: Au lieu que les Femmes sont comme cet Arbre d'or de la Sibille, dont on pouvoit arracher les branches, sans qu'il en resta moins.

. . . . [23] Primo avulso non de sicifer
Aureus; & simili frondescit virga metallo.

Il paroît de là que la crainte du Cocuage est une crainte insensée: On doit la bannir, non seulement parce qu'il est ridicule de s'affliger en vain; mais aussi par ce qu'on ne manque pas d'illustres Compagnons: Les plus honnêtes Gens, dit l'Abé de St. (24) Réal, ont été exposés aux infidélités de leurs Femmes: A peine trouve-t-on quelque Homme illustre qui ne puisse servir de modèle & de consolation aux Maris infortunés de nos jours. En effet, César, que Balzac appelle dans son Barbon, le grand Faiseur de Cocus, n'éprouva-t'il pas l'infidélité de Pompeia? Brutus, Pompée, Marc Antoine, Agis & (25) Jupiter même, que Balzac auroit bien pu appeler aussi un grand Faiseur de Cocus, ne furent point exemts de cette disgrâce.

Si

(23) A ce Rameau arraché en succède aussi tôt un autre d'Or, dont la tige est d'un semblable métal. BNEID. DE VIRG: Liv. 6. vers 143.

[24] Dans ses Oeuvres, Tom 5.

(25) On prétend que le Géant Eurymedon avoit obtenu de Junon les dernières faveurs. Voici Cirac dans sa réplique à Coëter Sect. 64.

Si ces Cocus anciens doivent consoler les Cocus modernes ; & ôter à ceux qui ne le sont pas , la crainte de le devenir , les éfets extraordinaires , que la Jalousie a produit dans tous les Siècles , ne devoient pas être un préservatif moins efficace contre les extravagances criminelles , où cette passion a porté ceux qui s'y sont livrés. Entre plusieurs exemples , que nous en fournit l'Histoire ancienne & moderne , nous nous bornerons à rapporter ceux ci. (26) Le Comte de *Château-briant* fit ouvrir les veines à sa Femme , pendant la prison de *François Ier.* & vengea par cette mort les soubçons qu'il s'étois mis dans l'Esprit , d'une intrigue de la Comtesse avec ce Monarque : Et le Mari de la belle *Feronnière* se chargea lui même de la dose la plus forte de poison vénérien , pour le communiquer à sa Femme , en infecter *François Ier.* & soulager par cette vengeance la fantaisie de son honneur , en devenant la première Victime des trois qu'il immoloit. (27) Nous lisons encore dans *Josèphe* qu'*Hérode* sacrifia , à sa Jalousie , *Sobème* & *Marianne* ; après la mort de laquelle , il eut un si violent chagrin de son Crime , qu'il en devint comme frénétique. A ces

(26) Voies le *Traité de l'opinion* Tom 5. & l'*Histoire de France* de *Varillas*.

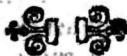
(27) *Bayle* nous apprend aussi dans l'Article de la Duchesse d'*Etampes* , que le Mari fit informer , après la mort de *François Ier.* du Commerce qu'elle avoit eu avec ce Monarque & que le Roi *Henri II.* subit interrogatoire en faveur de ce Jaloux.

ces exemples j'en joindrai un plus récent & non moins extraordinaire. Un Marchand François, que j'ai connu, me le fournira. Cet Homme s'imaginoit que son propre Père se rendoit invisible, pour venir coucher avec sa Femme, pendant qu'il étoit à ses côtés. Cette belle imagination le conduisit à se défaire de cette Epouse infortunée, & à se tuer ensuite lui même. Ces excès ne doivent ils pas nous convaincre, qu'il n'est rien de plus sage que de suivre le Conseil du Fils de *Sirach* : (28) *Ne sois point jaloux de la Femme qui est dans ton Sein ?* Je suis &c.



LA Dispute sur les trois *Hypothèses*, par lesquelles on veut expliquer l'Union de l'Âme & du Corps, attire l'attention des Philosophes. Les Controverses sur une Matière qui a fait de tout tems l'objet des recherches de la Philosophie, ne peuvent que donner diverses lumières, & conduire à quelques découvertes qui feront plaisir aux Savans. On peut voir ce qui a été écrit dans quelques uns de nos Journaux de 1737. & 1738. sur les *Causes occasionnelles* & l'*Influence Physique*. Mr. le Professeur BOURGUET, qui s'est engagé d'expliquer & de soutenir l'*Hypothèse de l'Harmonie pré-établie* de Mr. DE LEIBNITZ,

LEIBNITZ, a donné sur ce sujet deux Lettres préliminaires, inserées, l'une dans le Journal de Mai 1738. Pag. 393. & l'autre dans celui de Juillet Pag. 15. Ses occupations & diverses indispositions l'ont empêché dès-lors d'achever ce qu'il avoit à dire, pour éclaircir le Système qu'il a adopté, & justifier les sentimens de l'Illustre Mr. de Leibnitz, qu'il doit connoître mieux que Personne, non seulement par ses Ouvrages, qui lui sont familiers, mais principalement par la Correspondance qu'il entretenoit avec ce grand Philosophe, & par les Pièces Anecdotes qu'il a de lui. La Pièce que nous allons donner, & qui est écrite dans ce but, auroit été placée dans nôtre Journal de Novembre dernier, si la politesse de l'Auteur ne l'avoit engagé à laisser précéder la Lettre de Mr. ROQUES, qui y est inserée. Cette Lettre, loin de le détourner de son premier Plan, l'a engagé au contraire à laisser subsister la sienne à peu près dans l'ordre qu'il l'avoit écrite. Il espère que ce qu'elle contient, répandra beaucoup de jour sur l'Hypothèse Leibnitienne, & servira d'avance à résoudre la plupart des Objections qui lui ont été faites, sans qu'il soit nécessaire de les réfuter directement.





LETTR E
A Monsieur MEURON.

*Conseiller d'Etat, & Commissaire Général de S.
M. le ROI DE PRUSSE, sur les Hypothèses,
concernant l'Union de l'Ame avec le Corps.*

J'A I déjà remarqué plus d'une fois, que l'*Harmonie pré établie*, est une Hypothèse ingénieuse, pour expliquer d'une manière intelligible, l'Union de l'Ame & du Corps. Cette nouvelle Hypothèse a cependant essuié bien des contradictions jusques à présent. Le nombre des Critiques n'est pas petit. Mr. l'Abé *Foucher*, Mr. *Bayle*, les Pères *Lami* & *Tournemine*, Mrs. *Newton*, & *Clarck*, & Mr. le Docteur *Sthal*, ont fait des Objections contre ce Siffème, du vivant de l'Auteur même: & ceux qui l'ont combatu depuis, n'ont fait que répéter, à peu près les mêmes Objections. Il ne paroit pas que ces derniers se soient donnés la peine d'examiner, si les précédens avoient bien compris le sentiment de Mr. *de Leibnitz*, & si leurs Objections étoient bien ou mal fondées. Tous ces Savans en général n'ont pas affés discuté, si les Réponses, que l'Auteur de l'Hypothèse avoit données, étoient suffisantes ou non.

En effet, Mr. l'Abé *Foucher*, donnant dans les idées des Académiciens, n'étoit nullement propre, pour examiner un peu à fond la manière nouvelle d'expliquer l'Union de l'Âme & du Corps. Aussi en regardoit-il l'explication comme encore impossible. Mr. *Bayle*, très subtil certainement; mais qui se piquoit de faire des difficultés à perte de vûe, & qui de l'aveu de la plupart des Savans étoit un grand Sophiste, ne pouvoit, par-là, qu'être suspect à des Juges impartiaux. Les Pères *Lami* & *Tournemine*, prévenus, l'un pour le Système des *Causes occasionnelles*, & l'autre pour l'*Influence Physique* un peu modifiée, ont crû trouver des défauts dans l'*Harmonie pré établie*. Mrs. *Newton* & *Clarck*, dans la chaleur de la Dispute, préoccupés d'ailleurs contre la Métaphisique de Mr. *de Leibnitz*, n'étoient pas en état de rendre justice à ses idées sur l'Union de l'Âme & du Corps. Enfin Mr. *Stahl*, trop rempli de l'idée favorite qu'il s'étoit formée du *Corps vivant*, dont l'Âme, selon lui, est l'Agent unique, (Idée sur laquelle roule toute sa Théorie de Médecine) étoit bien éloigné d'admettre les principes de Mr. *de Leibnitz*, diamétralement opposés aux siens.

Ce sont cependant les oppositions de ces Savans Hommes, quoi qu'accompagnées des défauts que l'on vient de remarquer, qui forment un violent préjugé contre l'*Harmonie pré établie*. Seroit-il donc impossible de le faire disparaître ?

Cela

Cela n'est pas facile , parce que plusieurs Savans sont prévenus contre cette nouvelle Hypothèse , dont le nom seul leur paroît extraordinaire. Je suis néanmoins persuadé , que tous ceux qui se donneront la peine de lire avec un Esprit libre & attentif le *Traité de l'Harmonie pré établie de Mr. Bülfinger*, qui renferme les Réponses aux Objections des Savans, dont on vient de parler , & ce que Mr. *Wolff* dit sur la même Matière dans sa *Psychologie Rationnelle* ; je suis , dis-je , persuadé, que s'ils n'adoptent pas l'Hypothèse de Mr. *de Leibnitz*, ils la laisseront au moins aller de pair avec l'*Influence Physique* & les *Causes occasionelles*.

Mais ne pourroit-on pas faire plus ? Sans nous éloigner des idées de Mr. *De Leibnitz*, essayons , en traitant ce Sujet à nôtre manière, d'y répandre de la clarté , & d'augmenter le nombre de ceux qui reçoivent ce Système & qui se dépréviennent tous les jours. Pour cet éfet nous examinerons. I. *Les Opérations de l'Ame*. II. *Les Opérations du Corps*. III. *Nous ferons quelques considérations sur l'Influence physique & les Causes occasionelles*. IV. *Nous établirons brièvement la préférence qu'il nous paroît que l'on doit donner à l'Harmonie pré établie sur les deux autres Hypothèses*. V. *Nous mettrons devant les yeux du Lecteur une idée abrégée de ce Système , comparée avec celle qu'en a donné Mr. De Leibnitz*.

I. Il s'agit d'abord d'examiner les Opérations de l'Ame , & les bien distinguer de celles du

du Corps. Dès que l'Homme est en état d'exercer le pouvoir qu'il a de réfléchir, il connoit à n'en pouvoir douter, que ce qui *penſe* en lui ; c'est *Lui même*, parce qu'il lui est absolument impossible de ſéparer cét Acte d'avec l'objet qui en eſt le ſujet. Il ne peut, quelque eſort qu'il faſſe, concevoir ce qui penſe en lui, comme quelque choſe de différent de lui même. Pour peu qu'il s'arrête là deſſus, il s'aperçoit, que c'eſt un Acte unique, qui ſe connoit intimement, intuitivement & néceſſairement ſoi même. Mais s'il y cherche une Image, une Représentation différente, de cette connoiſſance de cette conception, de cette perception unique, il n'en peut trouver aucune, ni n'en trouvera jamais : car l'on ne ſauroit imaginer un Entendement ; il ne peut être connu que par ſes Opérations.

Après cela ſi l'Homme réfléchit ſur ce qui ſe paſſe dans ſon Entendement, il y aperçoit des Représentations de divers Objets, qui lui ſont intimement préſens, & qu'il conçoit néanmoins comme très différents de ſon Entendement même. Telles ſont les Représentations qui répondent à ce qu'on exprime par les termes de *voir*, d'*ouïr*, de *flairer*, de *goûter* & de *toucher*. Mais parce que ces Représentations, que ces *Idées*, ainſi qu'on les nomme auſſi, ſe forment d'abord dans l'Entendement, ſans qu'aucun Acte diſtinct de la Représentation même

ait

ait précédé, l'Entendement les rapporte aux Objets qu'il ne peut s'empêcher de concevoir, que comme existans hors de lui, parce que leurs Idées difèrent entièrement de la perception intime qu'il a de foi même. Ce que je viens de dire est si vrai, que j'ose en apeller à tous ceux qui voudront se donner la peine d'y faire quelque attention.

Il suit certainement de là, que tout cela se fait naturellement dans l'Homme, soit qu'il réfléchisse, ou qu'il ne réfléchisse pas là dessus. Cela s'est fait même dès son Enfance, par une Opération momentanée, & peu distincte de son Entendement. C'est pourquoi l'Ame, acoutumée d'abord à cette sorte d'Opérations, rapporte, non seulement les Objets, qui en sont le sujet au dehors; mais elle fait bien plus; car quelque multiple que chaque Objet puisse être, elle le conçoit comme un Uni é, comme une Substance. L'Ame fait encore d'avantage, elle atribüe à ces Objets les propriétés qui lui apartiennent, & s'approprie quelques uns de leurs atributs, n'étant point encore exercée à réfléchir.

Il a falu que D E S C A R T E S, pour ouvrir les yeux aux Philosophes, & leur apprendre à distinguer des choses entièrement diférentes, montrât, que les *Qualités sensibles*, apartiennent réellement à l'Ame. En effet tous ceux qui savent penser, ne doutent plus, depuis ce grand Hom-

me, que *toucher*, *goûter*, *flairer*, *ouïr*, & *voir*, ne soient des Operations de l'Ame : & que le *Dur*, & le *Mol*, les *Saveurs*, les *Odeurs*, les *Sons*, les *Couleurs* ne soient des Idées, Objets immediat de l'Entendement, qui lui représentent les Objets extérieurs auxquels elles se rapportent, quoi qu'elles n'aient rien de commun avec ce que ces Objets sont en eux mêmes.

Ce n'est donc, qu'à force de réfléchir, que l'on s'est enfin convaincu que l'Objet extérieur de l'Atouchement difère de celui du Goût; que l'Objet du Goût difère de celui du Flair; que l'Objet du Flair difère de celui de l'Ouïe, & que l'Objet de l'Ouïe difère de celui de la Vue. Cependant il est de la dernière évidence, qu'un seul Objet extérieur est souvent le sujet de ces cinq manières d'apercevoir. Et c'est de l'attention convenable à cette sorte d'Opération, que l'on a conclu par le raisonnement, (ce dont l'Ame s'étoit déjà aperçûe, avant que de faire usage de la Raison) qu'il existoit hors d'elle des Objets tangibles, savoureux, odoriférans, sonores & visibles.

Quels que soient donc ces Objets extérieurs, auxquels on donne le nom de Matière pris en général, & celui de Corps, pris chacun en particulier; il est certain qu'un Homme qui réfléchit, connoit à n'en pouvoir douter, qu'outre la perception intime qui lui représente les Objets extérieurs, présens dans son Entendement, lorsque ces Objets sont à portée, & qu'il y fait attention,

attention, il peut les y apercevoir ensuite, quoi qu'ils soient absens, par une autre propriété de son Entendement, qu'on nomme l'*Imagination*, jointe à une autre perception ou *Operation* de l'AME que l'on appelle la *REMINSCEANCE*. L'une & l'autre sont ordinairement soumises à cet Acte de l'Entendement, que l'on désigne par le nom de *volonté*, qui fait que les Objets extérieurs, & les opérations même de l'Entendement se représentent de nouveau, quand il leur plaît. Ajoutez encore, que cet Entendement examine & combine ces Représentations en mille manières, quand il le veut, & se procure par là de nouvelles idées, différentes des premières, qu'il peut augmenter à l'infini, par les Opérations, qu'on appelle le *Jugement* & le *Raisonnement*. Enfin l'Entendement se complait à quelques uns de ces Objets, & se détermine à cette complaisance, par un Acte plus ou moins distinct, appelé un choix libre de la volonté. Je serois fort trompé, *Monsieur*, si tous ceux, qui voudront se donner la peine, de faire quelque attention, sur ce que je viens de dire de l'Entendement de l'Homme, ne conviennent, que tout se rapporte aux trois Opérations qui lui sont essentielles. La première, c'est de *représenter* naturellement les Objets extérieurs; la seconde, de comparer & combiner les idées qui les représentent; & la troisième d'en choisir quelques uns, ou pour parler plus exactement, de se déclarer pour les idées de quelques uns de ces Objets.

II. Nous venons de voir quelles sont les princip. les Opérations de l'Entendement ou de l'Âme de l'Homme, auxquelles toutes les autres se rapportent. Voions à présent quelles sont celles de ce que nous avons appelé le Corps humain.

Rien n'est si évident qu'entre tous les Objets extérieurs, dont l'Entendement aperçoit les Représentations en lui-même, ils y en a un, auquel il s'intéresse tout autrement, qu'aux autres, quels qu'ils soient. L'idée qu'il en a, lui est si intimement présente, qu'il le confond avec soi-même dès l'Enfance. Et c'est-là, pour le dire en passant, la raison pourquoi l'on a tant de peine à revenir de cette fausse idée, qui a prévenu toutes nos Réflexions & tous nos Raisonnemens.

Quoiqu'il en soit, toutes les idées des qualités sensibles, dont nous avons fait mention ci-dessus - s'accordent à convaincre nôtre Entendement, qu'un Objet extérieur singulier, lui appartient particulièrement; que cet Objet, est un amas de Matière, dont l'arrangement le ravit en admiration, quand il y réfléchit; mais ce qui le frappe d'avantage, ce sont les parties de cet arrangement, qui se rapportent plus particulièrement à ses propres opérations. C'est pour cela même, que l'on a appelé ces parties les organes des cinq sens: de sorte que ce Corps pris en tout est un Corps organisé, soit que l'on ait égard aux organes particuliers des sensations, soit que
l'on

Pon ait égard à l'arrangement général, qui a lieu même jusques dans les parties infiniment petites de ce Corps.

Quelles sont donc les Operations de ce Corps organique ? Je repons qu'elles sont toutes mécaniques ; c'est à dire qu'elles consistent uniquement en diferens mouvemens. Il y en a de trois sortes. Les premiers lui sont communs avec ceux des corps des Plantes, des Zéophytes & des Animaux, dont les Organes se développent, végétent & croissent. Les seconds mouvemens, lui sont communs avec ceux des Animaux, qui se meuvent de diverses manières, & qui outre cela changent de place. La troisième sorte de mouvement enfin, lui est particulière ; c'est celle qu'on nomme des mouvemens volontaires, parce qu'ils ont un raport immédiat à la volonté de l'Ame.

Il n'y a point de dispute entre les Partisans des trois Hypotheses sur l'Union de l'Ame & du Corps, touchant les mouvemens des deux premières espèces. On les raporte tous au Corps organique & à la mécanique qui lui convient. A l'égard des mouvemens de la dernière sorte ; je crois qu'aucun Savant n'est assez deraisonnable pour nier, que les Mouvemens volontaires sont tous mécaniques : C'est à dire qu'ils sont des effets de l'admirable structure des Nerfs, des Tendons, des Muscles, en un mot de tous les organes qui y contribuent, & des fluides qui y coulent.

III. De quoi

III. De quoi s'agit il donc entre les Philosophes qui admettent l'Influence Phisique, ou les Causes occasionnelles & Mr de LEIBNITZ ? Il ne s'agit d'autre chose, que de savoir, si l'Âme entant qu'elle veut, est la Cause éficiente & phisique des mouvemens volontaires. Et si les Organes du Corps entant que mûs ou se mouvans, sont la cause éficiente des Représentations ou des Idées de l'Entendement ?

Tous ceux qui admettent en tout ou en partie l'*Hypothese des Causes occasionnelles*, acordent que l'Entendement n'est pas cette cause éficiente & phisique par rapport au Corps, & que le Corps ne l'est pas non plus par rapport à l'Entendement. Voions donc comment ces deux causes pourroient être phisiquement réciproques dans l'Hypothese de l'*Influence phisique*. Pour mieux développer ce Sujet, examinons les éfets des Corps étrangers sur le Corps humain, & les éfets de celui ci, sur ceux qui l'environnent.

Depuis que l'on a pouffé la Philosophie expérimentale au point où elle est à présent, on a reconnu que toutes les Opérations des Corps, ne se font que par le mouvement. Et dès que l'on ne peut pas expliquer quelques éfets, par le changement de place des Corps visibles & palpables, & par la rencontre plus ou moins prompte d'une partie plus ou moins grande de leur surface, l'on a recours à des Corpuscules in-

finiment

finiment petits de différente espèce, diversement agités, qui produisent tous les effets, dont les Causes physiques prochaines nous échappent.

Le Corps humain est susceptible de cette double action des Corps environans : Mais comme celle qui procède en particulier des Corpuscules, l'intéresse par rapport aux Organes des Sens, ce que je vais dire sur l'Ouïe & la Vue suffira pour mon but, sans qu'il soit nécessaire de m'arrêter aux autres sensations; parce que celles dont je veux parler, aussi bien que celles dont je ne dirai rien, ne sont réellement à l'égard des organes, que des ébranlemens de Corpuscules; & à l'égard du sentiment, ce ne sont que des manières différentes d'atouchement.

Un effet, & par exemple, les Vibrations laterales des Cordes d'un Violon & leurs frémissemens, le trémouffement des particules du Metal d'une Cloche, agitent l'Air; l'Air ébranle les petites particules du Nerf acoustique ou auditif de l'Oreille; les Vibrations longitudinales de Corpuscules de la Lumière ébranlent les petites fibrilles du Nerf optique; & l'Entendement répond aux uns par la perception du Son, & aux autres par celle de la Lumière.

L'on n'aperçoit ici, du côté des Corps environans, que des mouvemens de vibration, de trémouffement alternatifs, plus ou moins prompts, des Corpuscules d'air & de lumière diversemment

versement agités. l'on n'aperçoit, du côté du Corps organique, que l'ébranlement plus ou moins fort des fibrilles des Nerfs, des Oreilles & des Yeux. Or tout cela, de part & d'autre, n'est certainement que du pur Mécanisme, & autant qu'il l'est dans les mouvemens des Corps les plus visibles & les plus palpables. Il en est absolument de même de tous les mouvemens, que le Corps humain communique aux Corps environans, lorsqu'il agit sur eux. Cela n'a pas besoin d'être prouvé. Mais, dit-on, d'où vient donc, que l'Ame opère différemment, en conséquence des Mouvements excités dans les organes du Corps, & que le Corps opère à son tour différemment, en conséquence des idées & des volontés de l'Ame? Ne s'ensuit-il pas de là évidemment, qu'il y a une influence physique, & que même l'Ame est infiniment plus passive qu'active dans ce sentiment, comme tous ceux qui l'admettent, sont contraints de l'avouer?

Je répons avec Mr. de *Leibnitz*, que cette influence n'est qu'apparente, & qu'il est absolument impossible en admettant l'*Immatérialité* & la *Spiritualité* de l'Ame de concevoir, que les mouvemens des fibrilles des Organes se communiquent à l'Entendement, y produisent des Perceptions & des Idées, ou s'y transforment dans les unes & dans les autres; & qu'elles soient suivies de Jugemens & de Raisonnemens plus
ou

ou moins distincts : Et que ces Idées, ces Perceptions, ces Jugemens, ces Raisonnemens passent à leur tour dans les Organes, qu'on regarde comme soumis à la volonté, & y produisent des impulsions, des mouvemens, ou s'y transforment dans les unes & dans les autres : Aussi les Savans qui étant pour l'Influence physique, sont néanmoins très convaincus de l'Immatérialité & de la Spiritualité de l'Ame, n'osent avancer rien de pareil. Il y en a, qui pour toute explication se contentent de dire, que Dieu a donné à l'Ame & au Corps le pouvoir réciproque d'agir l'un sur l'autre. Ces derniers n'admettent que de nom l'Influence physique, puisqu'ils ignorent absolument comment elle se fait. Tout ce que ces Savans disent là dessus, se réduit à avouer, qu'il y a un accord entre le Corps & l'Ame ; ce dont aucun Homme, qui a cru avoir une Ame, n'a jamais douté : Mais ces Savans n'expliquent pas, en quoi consiste cet accord ; non plus que ceux qui croient qu'il passe quelque chose du Corps dans l'Ame, & de l'Ame dans le Corps, mais dont ni eux, ni qui que ce soit, n'a aucune idée.

L'*Influence physique* est donc peu propre à expliquer l'union de l'Ame & du Corps. En effet cette Hypothèse attribue à l'Ame des propriétés qui lui manquent, & au Corps humain, de même qu'aux Corps environans, un pouvoir qu'ils n'ont pas. C'est par-là, qu'elle obscurcit les idées
de

de ces différens Sujets, jusqu'au point, que si l'on recherche un peu à fond l'origine de l'Atheïsme, on s'aperçoit qu'il ne vient, que de la difficulté que les anciens Philosophes trouvoient à découvrir l'Immatérialité de l'Âme, dans cette Hypothèse.

C'est par la même raison, que plusieurs Philosophes, des t-^{ms} postérieurs, & même des deux derniers Siècles, ont dit, qu'il est impossible de prouver, par les seules lumières de la Raison, l'Immortalité, la spiritualité & conséquemment l'Immortalité de l'Âme. C'est enfin en conséquence de la trop grande prévention où Mr. *Lock* étoit en faveur de l'Influence physique, que ce fameux Philosophe a dit, que les Substances sont inconnues, & a soupçonné, que *certain Atoms de matière, dispo ée d'une certaine manière, pouvoit recevoir, par la Puissance de Dieu, la faculté de penser.* C'est à-dire, en d'autres termes, que l'Âme peut penser, si Dieu le veut, sans cesser d'être matérielle: Ou bien qu'il n'y a point d'Âme, mais que c'est le Corps organisé qui pense, qui veut, qui raisonne, ainsi que le prétend un Poète, Philosophe de nouvelle date.

Il est certain, que ceux qui sont pour l'Influence physique, ne sauroient se débarasser des difficultés puisqu'ils sont obligés de donner aux Corps la FACULTE' de *produire des idées dans l'Esprit*; ou qu'ils leur attribuent, ainsi que s'ex-
prime

prime encore Mr. Locke, des modifications de matière, qui produisent des PERCEPTIONS dans l'Esprit.

Tant que l'on sera dans ces idées, la connoissance des substances sera éternellement impossible, puisqu'elle ne peut résulter que d'une considération attentive du *Moi*, qui est le seul objet, par lequel on puisse les connoître. C'est par là qu'on découvre qu'une Substance est une Unité simple; un Etre doué d'une activité propre, suivant cet Axiome : *Actiones sunt simpliciter simpliciter.*

Il seroit à souhaiter, Monsieur, qu'on ne reçût plus, s'il se pouvoit, au moins en Philosophie, un faux Préjugé, une Hypothèse, dont les conséquences ont été si tristes & le sont aujourd'hui plus que jamais. En attendant on ose défier les plus habiles Défenseurs de l'*Influence physique*, & les plus subtils *Matérialistes*, de pouvoir jamais expliquer, quelque effort qu'ils fassent, & par quelque Règle de Mécanique que ce soit, comment des Molécules de Matière & des Fibrilles du Corps humain, ou les Matières subtiles qui y coulent, mises en mouvement, quelque figure & quelque agilité qu'on leur prête, peuvent dans l'Hypothèse des premiers, communiquer à l'Ame ce qu'elles n'ont pas; ou comment elles peuvent, dans le Système des derniers, être métamorphosées en des Actes de voir, d'ouïr, de flairer, de goûter, de toucher, & être représentées par des Couleurs, par des Sons, par des

des Saveurs, & par le dur & le mol. Représentations qui sûrement ne sont point matérielles, & qui sont accompagnées ordinairement dans l'Homme, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, de Jugemens & de Raisonnemens, c'est à dire, d'Actions volontaires & libres, dès que l'Entendement est en état de réfléchir.

Du reste, il est évident que les actes dont on vient de faire mention, ne sont pas matériels. Car *Ouïr un Son*, par exemple, *Voir un Objet*; sont des actes doubles. Le premier acte est la perception des mouvemens des molécules de l'Air, qui sont représentés par le Son; le second Acte est celui par lequel ces mouvemens, ainsi représentés par le *Son*, sont conçus comme existans hors du Sujet qui les représente. C'est absolument la même chose à l'égard des Objets de la vûe, aussi bien que de l'odorat, du goût & de l'atouchement.

Il est non seulement inconcevable, mais il est contradictoire, de dire que des Corpuscules qui ne peuvent agir uniquement que par le mouvement & la figure de leur Masse, qui ni seuls, ni réunis, ne voient, n'entendent, ne flairent, ne goûtent & ne touchent, puissent produire tout cela. Cette vérité plus claire que le jour: *Que nul ne peut donner ce qu'il n'a pas*, seroit ici violée; & le Néant produiroit quelque chose; Ce qui est une contradiction manifeste.

Si l'on dit, dans l'Hypothèse de l'Influence, que

que DIEU donne ce pouvoir à la Matière ; je répons, qu'il est impossible ; car ou la faculté de penser, dépend de la figure & du mouvement des Corpuscules de la Matière, ou elle n'en dépend pas. Si c'est le premier, il s'en suivra delà ; par exemple, que les Molécules d'Air entendent, que les Corpuscules de la Lumière voient ; absurdité qu'aucun Matérialiste n'a encore osé avancer. Si c'est le second, il faudra avouer que la faculté de penser que DIEU auroit ajouté à la Matière, est un *Principe non Matériel* ; ce qui seroit revenir à l'Esprit, parce que des perceptions, des idées, ne sont ni des figures, ni des mouvemens. Or des mouvemens & des figures ne peuvent produire que de nouvelles figures & de nouveaux mouvemens, pendant que leur Nature subsiste ; de sorte que si l'on veut que les Corpuscules, restant ce qu'ils sont, puissent penser, ou seuls, ou plusieurs ensemble, c'est affirmer qu'ils sont matériels, & immatériels ; ce qui est aussi contradictoire, que si l'on prétendoit, *qu'une chose peut être, & n'être pas en même tems.*

On voit, en un mot, pour finir cet Article, que toutes les suppositions arbitraires que font les Matérialistes, & les Défenseurs de l'Influence, ne viennent, que des Préjugés de l'Enfance, qui font attribuer aux Corps la faculté d'imprimer des Idées dans l'Ame, & de ce qu'on confond l'action, tant des Corps environans, que du Corps humain ; avec les actions de l'Ame,

me, parce qu'elles s'accordent les unes & les autres, comme dans le même instant, ou qu'il y a une vraie concomittence réciproque.

Descartes & ceux qui admettent la Philosophie de ce grand Homme, apercevant la contradiction qu'il y a d'attribuer à la Matière les propriétés de l'Esprit, & à l'Esprit les qualités du Corps ont crû que DIEU les a simplement établis Causes occasionelles réciproques des Opérations, qui viennent immédiatement de Lui. Ils n'ont laissé à l'Âme, de l'Influence physique, que le pouvoir de diriger les mouvemens du Corps qui se rapportent à la volonté. Opération, qui de la part de l'Âme, n'est pas plus mécanique, que celles que ces Philosophes lui refusent. Outre cela ils ne laissent rien dans la Nature de l'Âme, ni dans celle du Corps, qui puisse servir à expliquer leurs Opérations, puis qu'ils recourent à une Action immédiate, quoi qu'ordinaire de DIEU.

C'est par cette raison, que *Mr. de Leibnitz* rejettoit l'Hypothèse des Causes occasionelles, parce qu'elle exige nécessairement un Miracle continuël; car un Miracle, suivant ce Philosophe & suivant la Raison, est une opération, qu'on ne peut expliquer par les Loix ordinaires de la Nature, mais où DIEU intervient immédiatement.

IV. La seule Hypothèse qui puisse satisfaire est donc celle de l'Harmonie pré-établie, puis qu'elle

qu'elle laisse à l'Âme ses propriétés & ses Opérations, & au Corps humain, demême qu'aux Corps environnans, leurs qualités avec leurs effets, sans que les Loix de l'Esprit & celles du Corps soient violées.

De tous les Philosophes qui reconnoissent sincèrement l'Immaterialité & la Liberté de l'Âme, il n'y en a aucun qui doute, que l'Âme ne soit active quand elle juge & quand elle veut ; ils sont cependant tous contraints d'avouer, que l'Âme ignore absolument, comment il faut qu'elle se modifie, ainsi qu'on s'exprime depuis DESCARTES, pour juger & pour vouloir. C'est que juger & vouloir sont deux Opérations qui émanent du fond même de la Nature de l'Âme. Elles se forment dans l'Âme & par l'Âme, sans qu'elle sache comment, quoi qu'elle soit très convaincue, qu'elle agit certainement dans l'une & dans l'autre de ces opérations. Il ne dépend cependant point de l'Âme de changer la Nature de ses Opérations. Que le jugement soit bon, qu'il soit mauvais, que la Volonté se détermine vers le bien, ou vers le mal, les Actes sont absolument les mêmes.

Et comme de l'aveu de tous les Philosophes, les Jugemens intuitifs, sont les plus clairs, les plus évidens & les plus certains, quoi qu'ils soient les plus prompts, & que par-là, ils semblent se confondre avec la perception même de
leur

leur objet , sans cesser néanmoins d'être actifs ; il en est de même de la représentation & de la perception des Objets. L'Entendement est aussi actif au premier égard , qu'au second. Car les représentations , leur perception , & le jugement qu'en fait l'Entendement , sont des Actes qui découlent de la nature même de l'Entendement. Mais ces Actes ne peuvent avoir lieu , à moins que Dieu n'ait fait cet Entendement , de manière qu'il se représente , & qu'il aperçoive naturellement les Objets , qui sont à sa portée , suivant les Règles que la Sageffe Divine a établies , entre les représentations & les perceptions possibles de ces Objets , & toutes les propriétés qu'il lui a plû de donner à ces derniers.

Aucun Homme capable de réfléchir , ne sauroit disconvenir , que les Idées abstraites que l'Esprit humain forme des *Espèces* & des *Genres* , ne soient actives : cependant il ne dépend pas de l'Âme de les former à sa fantaisie. L'Idée caractéristique , commune à une infinité d'Individus , qui représente une certaine espèce (par exemple , l'espèce *Bovine* entre les Animaux à corne ;) & l'idée commune à plusieurs espèces qu'un seul Genre renferme , (p. ex. celui des Animaux à quatre pieds ,) sont des idées qui ne peuvent être changées par aucune intelligence que ce soit.

Si l'on fait attention à cela , & qu'on considère , d'un autre côté , l'impossibilité qu'il y a ,
que

que des Corps puissent toucher ou passer dans un Esprit, & qu'un Esprit puisse toucher des Corps, ou y faire passer des qualités spirituelles: Si l'on considère, d'un autre côté, qu'il faut recourir à un Miracle, en adoptant que Dieu forme lui-même les représentations des Objets extérieurs dans l'Esprit, & qu'il meut les Corps, sans avoir donné à l'Esprit la faculté de former des Idées, & aux Corps le pouvoir de se mouvoir; on conviendra, je pense, qu'il est très convenable de reconnoître, que l'Entendement est réellement actif dans la représentation des Objets.

Il ne sert de rien de dire, que si l'Entendement étoit actif, il se formeroit des Idées comme il voudroit, & qu'il s'en donneroit toujours d'agréables, au lieu de désagréables & de facheuses, qu'il est souvent forcé, de se donner malgré lui. S'il dépendoit de l'Entendement humain de changer sa nature, & celle des Objets, il pourroit alors former ses idées comme il lui plairoit. Mais puisqu'il dépend d'un Créateur, c'est dans sa Sagesse & dans sa Puissance, qu'il faut chercher la raison des Idées actives, quoique non volontaires de l'Esprit créé.

La Sagesse suprême, qui ne peut se tromper, a trouvé à propos, que tout *désordre* & toute *disharmonie*, fussent représentés dans les Esprits; par des Idées désagréables, & par un désagrément plus fort, qui dégénere en *douteur*, lorsque le désordre est dans le *Vehicule*, ou dans le

Corps organisé, qui appartient à chaque Esprit en particulier, & qui l'intéresse plus que tout autre. Et au contraire la Sagesse^e de Dieu a voulu que tout ordre & toute régularité ou harmonie fussent représentés dans les Esprits par des Idées agréables, & par un agrément plus grand, c'est-à-dire, par le plaisir, lorsque chaque Esprit en particulier, y seroit le plus intéressé, par rapport à son Corps organique. De sorte que toute Idée agréable a un rapport à quelque perfection, & toute Idée désagréable se rapporte à quelque imperfection.

Quoi qu'il en soit de la Nature des Idées, qui représentent le Monde corporel, elles ont un rapport d'ordre & d'accord, mais non pas d'excellence, avec ces Objets. L'Idée d'un Triangle, par exemple, l'idée d'un Quarré & de toute autre figure Geométrique, est infiniment plus excellente & plus parfaite qu'aucune figure qu'il y ait dans la Nature. L'Idée d'un Lis, celle d'un Cèdre; l'idée d'un Papillon, celle d'un Perroquet, l'idée d'un Cheval, & de toute autre Plante, de tout autre Arbre, de tout autre Insecte, de tout autre Oiseau, de tout autre Animal est infiniment plus excellente que tout l'arrangement de ces divers Corps organisés, & l'idée de leurs mouvemens est bien autrement parfaite, qu'aucun mouvement que ce soit.

Ces Idées, ces Représentations sont certainement
aussi

aussi vivantes, aussi spirituelles que le MOI à qui elles appartiennent, & renferment par cela même, éminemment, comme on parle dans l'École, ce qu'il y a de régulier & de beau dans tous les Objets extérieurs. Aucun Philosophe attentif & persuadé de la Spiritualité de l'Âme, ne peut raisonnablement révoquer en doute cette importante Vérité, touchant la Nature des Idées, qui sont dans l'Âme, soit qu'il suive l'*Influence physique*, soit qu'il se declare pour les *Causes occasionnelles*. Et c'est, pour le remarquer en passant, cette considération qui a fait dire au Père MALEBRANCHE, que *l'Âme humaine voit tout en Dieu*, parce que ce grand Homme, ne pouvoit croire qu'un Esprit créé fût assez excellent pour contenir toutes les idées de l'Univers.

Mais puis qu'il est impossible que les Corps puissent former de telles idées dans les Esprits, & qu'il n'est pas convenable de faire intervenir Dieu, pour former les idées à chaque instant dans l'Âme; Il ne reste qu'à reconnoître, dans le Système de Mr. de LEIBNITZ, que l'Esprit humain, en conséquence de sa Creation, est un *Etre représentatif, non seulement de l'Univers; mais de Dieu même*; enforte qu'il tire de son propre fonds, toutes ses idées involontaires, aussi bien que celles sur lesquelles sa volonté a quelque influence. C'est de cette influence sur les idées involontaires que les Vices des Hom-

me tirent leur origine ; car la Volonté est toujours en état , avec l'aide de la Raison & de la Grace , de corriger le penchant & même l'habitude au Vice.

V. Dévelopons enfin dans notre dernière Section, mais en peu de mots, ce Système si admirable, & si digne d'être mieux connu , parce qu'il donne l'Idée la plus haute & la plus magnifique, qu'il soit possible de concevoir à présent, de l'Intelligence , de la Puissance , de la Sagesse , de la Bonté de Dieu , & de l'excellence de ses Ouvrages.

Dieu a créé deux sortes d'Êtres , des Esprits & des Corps. Ces derniers sont faits pour les premiers ; & ceux d'entre les uns & les autres , qu'il nous importe le plus de connoître , sont l'Esprit & le Corps humain. Cet Esprit aiant dû , selon les desseins de Dieu , être une partie *intelligente* & *libre* de l'Univers , la Sagesse supérieure en créant cet Esprit, lui a donné un fond inépuisable ; c'est de pouvoir se représenter par ses Idées tout l'Univers & Dieu même , dont il est une Image bornée.

Ces Représentations émanent naturellement de son intelligence. Celles qu'on appelle des *Idées confuses*, se rapportent au *Monde corporel* en général , & en particulier au *Corps organique*, par où cet Esprit est lié , & communique avec le reste de l'Univers , & l'Univers avec lui. Les *Idées distinctes* ont un rapport moins parfait à la
volonté

volonté, dont les diverses déterminations constituent la *Liberté* humaine.

Mais la volonté d'un Esprit créé, seroit sans efficacité au dehors, s'il n'y avoit aucun moyen, par lequel elle pût agir. Ce moyen admirable se trouve dans le Corps organique, que Dieu a donné à l'Esprit pour lui servir d'instrument à exécuter ses volontés. Cependant, comme le Corps ne sauroit connoître les volontés de l'Esprit, qui ne sont que des Idées, & que cet Esprit ignore, & la structure de son Corps, & comment il pourroit lui transmettre ses Idées, supposé qu'il fut possible à l'un de les transmettre, & à l'autre de les recevoir; la Sagesse de Dieu, qui est diverse en toutes choses, y a pourvu d'avance.

Dieu ayant prévu toutes les déterminations libres de la Volonté humaine, a formé un Corps, dont l'organisation est si merveilleuse, qu'il est non seulement susceptible d'une infinité d'impressions des Corps environans; mais qu'il peut, lorsqu'il n'est point vicié, répondre à la spontanéité, aussi bien qu'à la liberté la plus parfaite de l'Esprit humain. Cet Esprit tire donc tout de son fond. Il forme naturellement des Idées de tous les Objets qui sont à sa portée. Il juge spontanément. Il veut librement sans y être forcé par aucune Puissance que ce soit. Il suit les Loix des Causes finales, les seules, dont un Être intelligent & libre soit capable. Par là il

est un Citoyen du Monde des Esprits , un Membre de la Cité de Dieu.

Le Corps humain est une Machine , composée d'une infinité d'autres Machines , toutes organiques. Ce Corps est soumis aux Règles mécaniques de tous les Corps en général , & des Corps organisés en particulier. Il suit les Loix des Causes éficientes , qui sont toutes fondées sur une Loi supérieure de convenance , & non sur une nécessité purement géométrique , ou absolument arbitraire. C'est par-là que les mouvemens du Corps s'accordent dans une justesse admirable , avec les volontés d'un Esprit libre.

Il suit donc que les mouvemens du Corps humain , qui exécutent la volonté de l'Ame , doivent être contingens , malgré le Mécanisme de la Machine. Ils le sont en effet , le Mécanisme aiant été acomodé par l'Art Divin , à la Contingence des volontés de l'Ame. Le nécessaire & le contingent sont réunis ici , d'une manière qui avoit paru impossible à Mr. Baile & à plusieurs Savans du premier Ordre.

Pour mieux faire sentir ce que je veux dire , permettez , *Monsieur* , que j'offre à votre considération une Machine assés connue , & qui est propre à faire comprendre la possibilité qu'on révoque en doute. C'est une Montre à répétition. Tout ce qu'il y a d'essentielle à cette Montre , & qui lui est commun avec les autres Horloges

loges, est d'une nécessité mécanique. Mais ce qu'il y a de contingent, ce qui forme son Caractère distinctif, ce qui fait que cette Montre, quoique très mécanique, répète les Heures, & quelque-fois les demi-Heures & les quarts, dépend de la volonté de celui qui pousse un petit Bouton, quand il seroit le plus ignorant, ou le plus habile de tous les Hommes.

Il en est absolument de même du Corps humain. L'Ether, l'Air, l'Eau, la Terre, les Sels, les Soufres, le Mouvement de nôtre Globe, celui de la Lune, celui du Soleil & des autres Planètes, contribuent à maintenir ce Corps organique dans l'état qui le fait subsister, & qui le rend propre, non seulement à toutes ses fonctions mécaniques nécessaires; mais aussi à celles qui dépendent de la libre volonté de l'Esprit à qui il appartient.

Où est donc le Bouton, me direz vous, où quelqu'autre Instrument, par lequel l'Esprit agit, afin que sa volonté s'exécute? L'Ame ne manque pas d'Instrumens équivalens au Bouton, quoi qu'ils ne soient ni corporels, ni par conséquent mécaniques: Ce sont ses IDEES & sa VOLONTÉ. Toutes les fois que l'Esprit veut que son Corps exécute ses ordres, il faut qu'il se représente l'acte, & qu'il y joigne sa volonté; & l'effet suit d'abord; à moins que ce Corps n'aie quelque défaut, ou que quelque autre obstacle ne s'y oppose. Il paroît de-là évidemment,

N n que

que la Raison finale, ou la cause Morale de ce que fait le Corps, se trouve dans l'Esprit; & que la Raison efficiente ou la Cause physique de l'effet se trouve dans le Corps.

Si cela est, comme l'on n'en sauroit douter, pour peu que l'on y réfléchisse, on comprendra avec facilité, comment il se peut faire, que l'Âme agisse suivant ses Loix, & le Corps suivant les siennes, & qu'ils s'accordent néanmoins parfaitement, & sans que l'un viole les Loix de l'autre. Cependant tout cela ne pourroit pas avoir lieu, si ces deux substances manquoient d'Interprète; s'il n'y avoit pas dans le Corps des mouvemens qui répondissent à tout ce qui se passe dans l'Esprit, & s'il n'y avoit pas réciproquement dans l'Esprit des Idées qui représentaient plus ou moins distinctement, tout ce qui se passe dans le Corps.

C'est dans cet accord que consiste tout le merveilleux de l'*Harmonie pré-établie*: C'est à dire du commerce de l'Âme & du Corps & de leur Union, laquelle quoique métaphisique, est équivalente à la plus grande Union physique qu'il soit possible de concevoir; à moins qu'on ne voulut par un nouveau *Monophysisme*, confondre en une seule NATURE, deux Sujets aussi essentiellement différens, que le sont l'Esprit & le Corps. Car les pensées d'un certain Esprit, auxquelles répondent des mouvemens d'un certain Corps, & *versæ*, forment l'Individualité

Nu-

Numérique d'un certain Homme, qui ne peut absolument convenir à aucun autre Homme, soit existant, soit possible.

Après tout ce que j'ai dit jusques ici sur l'*Harmonie pré établie*, j'espère que tout Lecteur attentif, reconnoitra, que bien loin que ce Système, détruise la Liberté de l'Homme, il n'y en a point dans lequel elle paroisse avec plus d'éclat. Il s'agiroit présentement de faire voir, en détail, que ce que j'ai dit est conforme au sentiment de Mr. *De Leibnitz*; mais comme cela me conduiroit trop loin, je me contenterai de renvoyer ceux qui voudront en faire la vérification, aux Ecrits de ce Philosophe; & je finirai par quelques Réflexions.

Ma première Réflexion est qu'il paroît par un endroit du *Phedon* de *Platon*, cité par Mr. *de Leibnitz* à la fin de sa Réponse au Père *Malebranche**; que Mr. *de Leibnitz* étoit persuadé que c'est dans l'Ame qu'on trouve la Raison des mouvemens volontaires du Corps; & qu'il n'a pû le croire, qu'en suposant dans son Hypothèse qu'il faut que l'Ame se représente l'Acte, & y joigne sa Volonté. C'est, dit *Socrate*, dans l'endroit cité, *comme si pour rendre raison de ce que je suis assis dans la Prison attendant la Coupe fatale, & que je ne suis pas en chemin pour aller chez les Boëtiens ou autres Peuples, où l'on sait que j'aurois pû me sauver, on disoit que c'est parce que j'ai des os, des tendons & des Muscles qui pen-*

vent

* Nouv. de la Rép. des Lettres, Juillet 1687. p. 745. &c.

vent plier comme il faut pour être assis. Ces os & ces muscles, ne seroient pas ici, & vous ne me verriez pas en cette posture, si mon Esprit n'avoit jugé qu'il étoit plus digne de SOCRATE de subir ce que les Loix de la Patrie ordonnent. Les Instrumens donc de l'Ame de Socrate, dans cette occasion, furent ses Idées jointes à sa Volonté.

Il est vrai, & c'est ma seconde Réflexion, que Mr. de Leibnitz a dit dans sa Réplique à Mr. BAYLE * : *Que tout se fait dans le Corps à l'égard du détail des Phenomenes, comme s'il n'y avoit point d'Ame ; & que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de Corps.* Cependant. il est facile de voir par tout ce que Mr. de Leibnitz dit dans cette Piece excellente, qu'il ne s'est exprimé ainsi, qu'afin de faire mieux sentir sa pensée, sur ce que les Loix de l'Ame & celles du Corps sont tellement différentes de leur Nature, qu'elles ne peuvent convenir qu'à deux Sujets entierement diférens. Mais ce grand Philosophe n'a jamais dit que l'un fut sans l'autre ; au contraire il assure positivement dans tous ses Ecrits qui concernent cette Matiere, que les Corps sont faits pour les Esprits, & qu'en particulier le Corps humain est fait pour l'Ame de l'Homme.

Ma troisième Réflexion roulera sur deux Exemples suposés par Mr. De Leibnitz, dans sa même Réplique à M. Bayle. Le premier est d'un
Vais-

* Voies Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie &c. chez Dufaux et, 1720. T. II. sur la fin.

Vaisseau qu'un Esprit supérieur, quoi que borné pourroit construire avec tant d'art qu'il iroit tout seul à un Port que l'on désigneroit : Le second est d'un Corps que le même Esprit formeroit capable d'imiter les Actions d'un Homme. Cette suposition est très propre à montrer, non seulement la possibilité, mais même l'actualité de l'Art Divin, dans la formation des Corps organiques qui appartiennent aux Esprits.

Les Nouvelles publiques nous ont annoncé, il n'y a pas longtems, un *Joueur de Flûte artificiel*, fait par un habile Machiniste à Paris. Cette Machine joue plusieurs Airs, & ressemble à un Homme vivant. On a vû d'autres Machines fort curieuses, qui imitent plusieurs Actions humaines. Les Horloges à Carillon sont conuës de tout le Monde, aussi bien que divers Instrumens de Musique, qui jouent d'eux mêmes.

Si ces foibles Echantillons prouvent, comme ils le font éfectivement, que des Corps arrangés d'une certaine façon peuvent représenter machinalement des Idées & des Volontés contingentes d'un Etre intelligent & libre, il en faut conclure : 1°. Que les Loix de la Mécanique, sont elles-mêmes contingentes, & ont été établies par un principe de sagesse & de choix, sans quoi ces Loix ne pourroient point concourir à former de pareilles imitations : 2°. Que Dieu, Auteur de ces Loix, étant infiniment puissant & sage, & gardant en tout l'Ordre & l'Harmonie.

nie , a employé un moien si merveilleux , si beau , si universel , qui se rouve dans les Corps , afin que ces Corps s'accordent entr'eux , & qu'ils s'accordent aussi avec les Ames.

Du reste il est évident que le Joueur de Flûte artificiel , & toutes les autres Machines de l'Art , qui imitent des Actions humaines , représentent , & les Idées de l'Intelligence qui conçoit ces Actions , & les mouvemens volontaires qui les exécutent. Cela est si clair , qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre d'avantage pour le prouver. Un petit changement de Langage , lorsqu'il s'agit du Corps humain , suffira pour exprimer la Vérité : Il faut dire , *que le Corps se meut à la Volonté de l'Ame* , & non , *que la Volonté de l'Ame meut le Corps*.

Il suit de-là , que les Règles de la Mécanique du Corps humain exigent , que la Machine soit pour ainsi dire façonnée , afin qu'elle puisse exprimer au dehors , autant qu'il est possible , *la justesse des Idées , & l'énergie de la Volonté de l'Ame*. L'expérience le prouve dans tous les Arts , & même dans toutes les Sciences , quoi que cela ne soit bien sensible , à l'égard des Sciences , qu'aux Esprits attentifs. Mais à l'égard des Arts , Personne n'ignore , par exemple , que supposé que le Corps soit le mieux disposé , que l'Ame soit excitée par la Volonté & la Liberté la plus parfaite , il n'en résulte pas qu'un Homme puisse jouer du premier coup un Air sur le Violon ou sur

sur la Guitarne, s'il ne l'a appris, ni qu'il puisse chanter, à la première fois, le même Air, à moins qu'il n'ait l'Oreille excellente, & que les organes de sa voix n'aient été auparavant rendus flexibles par l'exercice.

Mr. *De Leibnitz* fait encore mention, dans la Replique déjà citée, de l'exemple de quelques Hommes capables de faire promptement de grands Calculs d'Arithmétique, par la seule pensée. J'ai un Beaufrère qui possède cet Art dans une grande perfection. Il s'en étoit formé l'idée de lui-même, avant que d'avoir su écrire; & quoi qu'il ait ensuite appris à chiffrer avec la Plume, il n'emploie que rarement cette dernière Méthode, se fiant beaucoup plus à la première. Son Art tient, d'un côté, de l'Arithmétique (*) des anciens Grecs & Romains, qui divisoient l'As ou l'Unité en cent parties; & de l'autre de la Spécieuse des Géomètres. Il résout, par la pensée, des Problèmes composés & très difficiles, non seulement de l'Arithmétique, mais encore de l'Art combinatoire. Il y étoit parvenu par une longue habitude en multipliant dans son Esprit les Nombres, par différentes combinaisons, jusques à cent; Nombre, qui lui sert généralement à toutes ses Opérations, soit sur les Nombres entiers, soit sur les Fractions, quelques multiples qu'ils

(*) Elle est encore en usage aux Indes: Voyez là-dessus, Histoire du Christianisme des Indes, par Mr. De La CROZE, Pag. 489. 491.

qu'ils soient. Apparemment! que les deux Hommes, dont Mr. De Leibnitz parle, s'étoient formés eux mêmes aux prompts Calculs par une semblable voie, ou par quelqu'autre équivalente.

La Comparaison que Mr. De Leibnitz donne de l'Ame & du Corps avec deux Horloges, me fournit ma quatrième & dernière Réflexion : Notre Philosophe n'a fait cette Comparaison, comme il le dit lui même dans sa Réponse à Mr. Bayle (*) que par rapport à la justesse de leur accord. Cette justesse est infiniment plus exacte entre l'Ame qu'il appelle un *Automate immatériel & libre*, pris dans un sens philosophique, & le Corps, qu'il nomme un *Automate corporel* soumis aux Loix mécaniques; parce que DIEU, Auteur de ces Automates, les a faits l'un pour l'autre, & de telle manière qu'ils s'accordassent toujours. Cet Accord, dans le Système de Mr. De Leibnitz, relève la Puissance & la Sagesse du Créateur infiniment au delà de tout ce qu'on en avoit conçu auparavant; car il a fallu que DIEU, prévoyant toutes les déterminations libres de l'Esprit humain, & de l'Esprit Angélique (**) leur ait donné des Corps, dont l'organisation est faite avec tant d'art, qu'ils répondent, par leurs mouvemens, aux mouvemens

[*] Voyez Histoire des Ouvrages des Savans, Juillet 1698. Art V. p. 330. &c.

[**] Mr. De Leibnitz croioit, avec plusieurs anciens Grecs, que les Anges ont des Corps.

des Corps environans, & aux Volontés libres de ces Esprits, sans que les Loix de ces Substances spirituelles violent celles du Corps organique, qui leur appartient, non plus que celles des autres Corps de l'Univers; & que ces Esprits, à leur tour, répondent, par leurs idées, à tout ce qui se passe dans les Corps, sans que ceux ci violent les Loix des Esprits. C'est sur ces Loix des Corps & des Esprits qui suposent nécessairement la Liberté, que la Félicité infinie des Sts. & la Punition des Méchans sont fondées: L'une & l'autre sont des suites de l'exercice de la souveraine Bonté Divine; car quoi que l'Ame tire tout de son propre fond, c'est cependant du libre usage de sa volonté que résulte le bien ou le mal. Mais comme cet Article nous conduiroit à l'*Harmonie universelle*, je m'arrête.

Au reste le mot de *pré établie* ne doit faire peine à personne. Ce terme n'a d'autre signification, dans le sentiment de Mr. De Leibnitz, que celle que les Philosophes, Partisans de l'*Influence* & des *Causes occasionelles* sont obligés d'admettre dans leurs Hypothèses; c'est à dire que Dieu a institué, dès la Création, les Loix de l'Union de l'Ame & du Corps, de quelle manière qu'on les conçoive.

Ce que j'ai touché dans cette Lettre, sur la différence essentielle des Operations de l'Ame & du Corps; sur les deux Hypothèses de l'*Influence* physique & des *Causes occasionelles*; sur la possibilité, dans celle de l'*Harmonie pré-établie*,

blie, que Dieu ait pû donner un Corps, qui agissant mécaniquement, s'accorde pourtant avec toutes les déterminations libres de la volonté de l'Âme; me paroît suffisant pour lever les principales Difficultés que l'on a opposées au Système de Mr. De Leibnitz. Je me flatte même, qu'à mesure que les considérations que j'ai proposées répandront du jour sur la Matière, elles engageront aussi les Illustres Antagonistes du grand Philosophe de qui j'ai crû être obligé de prendre la défense, à réformer les Jugemens précipités qu'ils avoient porté de sa Piété & de sa Religion, aussi bien que de l'Ortodoxie de ceux qui le défendent. L'Amour de la Vérité & la Mémoire d'un Illustre Ami, qui étoit ataquée, ont été les seuls motifs qui m'ont mis la Plume à la main. Le Lecteur est prié d'attribuer à une si juste Défense, quelques Expressions, qui quoi que lâchées, sans aucune vûe d'offenser Personne, n'ont pas laissé de blesser quelques uns des Intéressés dans la Dispute. Ennemi, comme je le suis de toute aigreur, je suis fâché d'y avoir, par-là, donné lieu. Vous connoissés mieux que qui que ce soit mes sentimens, & mon amour pour la Paix, ainsi j'espère que vous me rendrés justice à cet égard. Faites la moi aussi, en étant persuadé qu'on ne peut être avec plus de considération.

MONSIEUR,

Neuchâtel le 20.
Novembre 1738.

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
L. BOURGUET.



SUITE DES REFLEXIONS

Sur quelques Pensées de Mr. Pascal, & la Critique de Mr. de Voltaire &c.

IL est si difficile d'écrire sans être repris, qu'il y a même de l'injustice à le prétendre. Un Ecrivain en rendant public son Ouvrage, est en quelque sorte censé se l'être désapproprié; & il est permis à tout le Monde d'en porter son jugement, l'Auteur ne sauroit s'en plaindre.

Un Clerc pour quinze sols, sans craindre le hola,
 Peut aller au l'arterre, ataquex Atilla
 Et si ce Roi des Huns, ne lui flâte l'oreille
 Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

BOILEAU.

Je suis si éloigné de me plaindre, qu'au contraire je sai bon gré à mon Censeur, de la première de ses Critiques: Sans elle mes *Reflexions* auroient été oubliées aussi tôt après qu'elles ont été lues, & que sai je si elle ne contribuera rien à leur conservation? Je serois fâché de mourir ingrat envers lui, & de demeurer en reste.

J'avouerais cependant, que j'ai balancé, si j'acheverois de remplir le plan que je m'étois proposé.

OO

proposé. Les conséquences défavantageuses, que le Critique a tirées contre moi, & les interprétations sinistres qu'il a données à ma Pièce apologetique, inserée dans le *Mercur de Septembre*, m'ont arrêté quelque tems : Mais après tout, quand j'ai réfléchi qu'un Ecrivain ne devoit pas être responsable des conséquences tortues que l'on deduisoit de ses Ecrits, & qu'il lui suffisoit de faire son devoir, sans en craindre les suites ; en vérité j'ai repris courageusement la Plume, pour finir mon Ouvrage.

Mais me dira t on, vôtre peinture est trop naturelle, le Originaux ne sauroient s'y méprendre ; ils s'y voient comme dans une Glace ; c'est pure médifance, pure calomnie que vôtre manière d'écrire. Faire des Caractères sans désigner personne, c'est à vôtre compte médire & calomnier : Se récrier contre tout le Genre-humain, c'est encore la même chose. *La Bruière, Despreaux, Addison, Steele, Le Maître de Claville*, ne sont-ils donc que d'inignes Médifans & de fiefés Calomniateurs ? Donnés leur le nom qu'il vous plaira, je serois charmé de partager les injures avec eux : Je les admire, & je serois content de les suivre de loin.

Sed longè tequere & vestigia semper adora.

D'ailleurs, dans mes *Réflexions* sur les Critiques, ne me suis je pas exprimé d'une manière générale ? Ne les ai-je pas commencé ces *Réflexions* ?

RIONS 2

ions, avant que jamais j'eusse été critiqué? Après cela, si quelqu'un s'en fait l'application, est-ce ma faute?

Je m'atendois bien, que l'on me reprocheroit d'avoir ataqué Mr. *De Voltaire*, Auteur si distingué. Reconnoit-on dans la République des Lettres, quelques Auteurs en qui l'infailibilité réside? Si cela est, & que Mr. *De Voltaire* en soit un, j'ai eu grand tort, de croire qu'il y avoit des erreurs dans sa 25^{me}. Lettre, & désormais, je ne lirai ses Ouvrages qu'avec une parfaite adhérence à ses sentimens. Mais si Mr. *De Voltaire* n'est pas infailible, cela me suffit, & j'étois en droit de relever ses Paralogismes. Un *Inconnu jusques ici*, dit on, dans la République des Lettres, entreprendre Mr. *De Voltaire*! Assurément voilà une grande témérité; & il importe beaucoup aux Vérités que l'on cherche d'établir, que l'Auteur soit connu ou inconnu. Les Vérités sont des Vérités, indépendamment de la réputation de celui qui les soutient. Au reste, j'aime mieux y être inconnu tout simplement, que d'y être inconnu, & y vouloir régenter; ce dernier est impardonnable. Je ne sais pas si j'ai raison, mais en ce cas, mon Critique auroit pu se passer de parler si magistralement dans ses Repliques. Enfin la grande réputation de Mr. *De Voltaire* est précisément la cause de tant de Critiques, qui s'élevent contre ses Ouvrages. L'on ne s'atache pas à reprendre les fautes d'un

Auteur que l'on ne lit pas ; ce seroit à pure perte ; & l'on n'a garde d'attaquer un Ecrit , qui a peine à se défendre contre la pourriture. Je n'en fais d'exemple , que celui que le Critique a donné , en prétendant réfuter mes *Réflexions*.

Je me rapelle ici d'avoir lû , que MINERVE fit un Sollécisme dans la colère : Si la P'éeffe des Sciences est susceptible d'erreur , ni Mr. *De Voltaire* , ni d'autres , ni mon Censeur , ni moi , ne devons pas trouver étrange , que nous nous trompions quelque fois. Chacun peut dire avec vérité :

Momo sum : humani nihil a me alienum puto.

Recevons donc sans peine , & même avec plaisir la Critique que l'on fait de nos productions. Je l'ai déjà dit , c'est un honneur qu'on leur fait , & que les miennes ne méritent pas.

Aimés qu'on vous censure

Et souple à la Raison , corrigés sans murmure.

BOILEAU.

Mais le Censeur m'a aculé de n'avoir pas suivi les Règles de la Critique , que j'ai mises à la tête de mes *Réflexions*. Je ne passerai pas cet endroit sans le prier d'agréer mes remercimens , sur l'approbation qu'il a donnée à ces Regles ; du reste je ne mesurerai pas mon Ouvrage sur ces positions ; j'ai encore plus de modestie que de vanité. Je reviens à *Boileau* , que j'ai déjà cité quelque fois.

ER

En blâmant leurs Ecrits, ai-je d'un Stile affreux
Distillé sur leur Vie un venin dangereux ?

SATIRE IX.

J'espère que le Public, qui n'a point envisagé du même œil, que mon Critique, mes *Reflexions préliminaires*, trouvera que je n'avois pas besoin de me justifier auprès de lui pour me mettre à l'abri de tous reproches. Ainsi je me flatte, que tous les termes désobligeans, dont mon Adversaire m'a si gracieusement accolé, & que je ne rapelle point, pour ne lui pas faire de la peine, retomberont sur la Personne qui l'a personnalisé dans mes *Reflexions*; la bien-séance ne me permet pas de la nommer; elle est mieux connue de mon Censeur, que de qui que ce soit.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe que le Critique a bien voulu faire revivre en sa personne le fameux D. QUICHOTE, pour se battre contre un Moulin à vent. Véritablement la comparaison est ingénieuse: Il ne sauroit trouver mauvais que je la pousse jusques au bout. D. QUICHOTTE se batit contre un Moulin à vent, dont les Ailes mirent ses Armes en pièces & le renversèrent. Voila un grand malheur pour sa Comparaison. Quitons la raillerie. J'aime cette Vertu Romaine, qui ne vouloit faire la Guerre qu'à belles Armes, & qui refusoit de se servir de ruses & de stratagemes pour remporter la Victoire.

Je ne m'attacherais donc pas à réfuter de point en point mon Critique, dans sa dernière Pièce, & je ne me plaindrai pas non plus de ce qu'il cout ensemble de mes pensées, pour en faire un tissu difforme, quoi que j'en eusse grand sujet; je l'obligerois à recourir à cette excuse si frivole, qu'il a déjà employée si souvent: *C'est se paier de mots plutôt que d'idées, c'est s'attacher aux termes.* Les mots sont néanmoins les signes de nos idées; & si l'on emploie des termes impropres, ou si l'on assortit mal les mots, ne donne-t-on pas, par la pure faute, le change aux Lecteurs, & n'est-on pas responsable des erreurs où on les jette?

C'est assez & trop longtems s'arrêter sur ce qui n'est pas de l'essence de notre Dispute Littéraire. J'y viens présentement, & pour ne point m'éloigner de la Question, je l'établirai par manière d'Argument. *Les Grecs & les Romains avoient des Loix conformes à celles des Hébreux, & elles étoient munies d'une même Sanction pénale en bien des cas, & en d'autres d'une Sanction très ressemblante*

J'ai prouvé cette proposition, eu égard aux Romains, par les Loix que j'ai citées de l'un & de l'autre Peuple, & que le Critique ne sauroit défavoüer. *Mais l'opposition de la plupart de leurs Loix, dit il Mercure d'Octobre p. 325. ne détruit elle pas cette conformité? Qu'elle inconvénience! Titius & Mevius ont le nez fort ressemblant*

semblant. Point du tout, me dira le Critique, cela ne se peut pas, car leurs yeux, leurs bouches & leurs oreilles font ensemble une parfaite opposition. Les plus simples sentiront l'absurdité d'un pareil raisonnement. En un mot l'on ne sauroit détruire cette conformité, qu'en démontrant que les Loix que j'ai alléguées, n'ont pas été des Loix de ces différens Peuples, & qu'elles n'ont jamais existé dans leurs Codes; ce que l'on ne prouvera jamais

Je n'ai point parlé de la conformité des Loix des Grecs avec celles des Hébreux, mon dessein ne le vouloit pas. J'ai seulement établi mon opinion, sur les Voyages de leurs Législateurs, sur le but qu'ils y avoient, & enfin sur la conjecture du R. P. D. CALMET. Toutes ces présomptions réunies, si elles ne font pas preuve font au moins preuve de vraisemblance, seul genre de preuve que nous avons dans cette affaire. Donc, en attendant une plus grande vraisemblance, pour le sentimét contraire, la Raison veut que je m'en tienne à celui de PASCAL. Comme les Grecs n'entrent en quelque sorte qu'incidentellement dans nôtre Controverse, je reprends le fil de mon raisonnement, pour retourner aux Romains. J'ai fait voir qu'il y avoit des conformités entre leurs Loix & celles des Hébreux, & cela même dans la Sanction. Argumentons.

Ou cette conformité est un effet du hazard, ou de la lumière naturelle, ou enfin de la connoissance que les Romains avoient des Loix des Juifs.

Elle ne sauroit être un effet du hazard, nous en convenons. Elle ne sauroit être une suite des lumières naturelles, le Critique n'en convient pas. J'en vai faire la preuve, en le suivant dans ses propres raisonnemens. Voici comme il s'explique.

„ Que le Voleur rende, par exemple, le double ou le quadruple, la Loi naturelle n'en décide pas. Ainsi tacitement des autres cas que je lui ai proposés dans le Mercure de Septembre p. 242. Donc cette conformité ne pouvant être, ni une suite du hazard, ni du Droit Naturel, elle doit donc être nécessairement un effet de la connoissance, que les Romains avoient des Loix Mosaïques. Je laisse maintenant au Public à appliquer à celui de nous deux, qui le mérite le mieux, ce Vers de Boileau :

Avant donc que d'écrire aprenés à penser.

Si c'est penser juste que de se contredire, il est sûr que mon Critique pense bien.

Je ne sai pourquoi l'Auteur des Repliques, attaque, en quelque manière, le Maître sous lequel j'ai étudié mon *Droit naturel*. N'étoit ce pas bien assés de m'avoir aculé sans fondement d'être plein de *fiel* & d'amertume, & d'avoir prétendu m'acabler de *honte* & de *mépris*: Voilà les galanteries du Critique. S'attend-il peut-être qu'il engagera, dans ce différent, ce Maître pour qui je conserverai éternellement la plus parfaite

* Mercure d'Octobre p. 327.

parfaite estime, & dont les Ouvrages & la conduite sont au dessus de l'envie ? Il se trompe. A tous ses sentimens violens, nous n'oposons que la compassion.

Soutenir, dit le Censeur, que la punition du Crime est du Droit naturel, mais que la peine que l'on statue, n'appartient qu'au Droit positif ou arbitraire, c'est tomber en contradiction. N'est ce pas là substituer à la place de la pensée de l'Auteur, celle du Critique ? C'est son ordinaire. Ou ai je dit que la peine que l'on statuoit, n'appartenoit qu'au Droit positif ? Est ce ici ? *La peine que l'on statue*, (c'est-à-dire, que les Hommes statuent) contre le Criminel, est du Droit positif, pour l'ordinaire. * Et cela est si vrai, que je sougnois pour lui, si j'en faisois la preuve. Si le Critique doute encore de cette vérité, il est autant à plaindre, qu'à cet Homme qui douteroit de son existence ; & moi, si je voulois entrer dans un détail de preuves, je serois aussi fol, que ce Philosophe qui s'efforceroit à prouver à celui ci son existence par Sillogismes.

J'oublois encore une fois une Loi que j'ai citée parmi celles des *XII. Tables*, que l'Auteur prétend être de beaucoup antérieure. Il tire vanité de mon silence dans ma précédente Pièce à cet égard, & il pense me mortifier en y revenant. Je ne veux que suivre le Système qu'il s'est fait pour le convaincre d'erreur à ce sujet.

Les

* Ibidem.

** Merc. de Septembre Pag. 243.

Les Rois aiant été chassés de Rome, toutes jusques à leurs Loix fut en horreur parmi les Romains, de manière que leurs Ordonnances vieillirent, & ne furent plus en usage. *Exoleverunt vero Regiæ Leges desuetudine, & quidem omnes. Hein. Ant. Rom.* A la vérité l'on prétend que plusieurs de leurs Loix, se glissèrent dans celles des XII. Tables : mais mon Critique n'oseroit le soutenir, lui qui s'imagine que c'est assés de haïr quelqu'un, pour rejeter tout ce qui vient de lui.

Les erreurs de mon Critique, m'engagent dans des longueurs excessives, bien que je ne m'attache qu'aux principales. Venons enfin à celles que j'ai remarquées dans Mr. de Voltaire.

PASCAL.

Les Hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle.

Mr. De VOLTAIRE.

Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la Société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, & il est plutôt l'instrument de nôtre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de nôtre misère.

Si l'innocence n'eût pas été exilée de la Terre, & que d'un vol rapide, elle ne se fut pas envolée dans les Cieux, certainement les Hommes n'auroient point cet instinct secret, qui les inci-

te à rechercher le bonheur là où il ne sauroit être. Leur Ames seroient tranquilles, elles goûteroiént abondamment les douceurs de leur condition ; toujours pures & toujours inaltérables, elles n'auroient que faire de joies étrangères, elles seroient à elles-mêmes une source intarissable de félicité. *Pascal* a donc bien raison de nous dire, que cet instinct secret vient du ressentiment de nôtre misère continuelle. Rien en effet ne la prouve mieux, cette misère, que nôtre dépenjance, par rapport aux Objets extérieurs. Nous sommes les Esclaves de l'Ambition, de l'Avarice, de la Cupidité, du Jeu, de la Chasse &c. Nous sommes les Théâtres, où toutes ces différentes Passions se livrent une Guerre des plus sanglantes. Et c'est néanmoins à toutes ces choses qui nous servent d'occupations & de divertissemens, que cet instinct secret nous porte. Ne serions nous donc pas heureux d'être afranchis de cet instinct secret, bien loin de le regarder comme l'instrument de nôtre bonheur ? Mais nos premiers Pères, s'ils eussent demeuré dans le Paradis terrestre, privés de cet instinct secret, l'existence du Genre humain n'auroit elle pas été bien hasardée ? Non à coup sûr, car quoique les Hommes n'eussent pas été insupportables à eux mêmes, ils auroient cependant, par un autre instinct secret, répondu aux vûes de leur Créateur. La Dispute de ces Messieurs roule sur le mot d'Instinct secret, qui est pris en deux sens.

PASCAL.

Les Sentimens de Montagne, sur l'Homicide volontaire & sur la Mort sont horribles.

Mr. De VOLTAIRE.

Montagne parle en Philosophe, non en Chrétien, il dit le pour & le contre de l'Homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la Société un Homme qui la quite, quand il ne peut plus la servir?

La Philosophie de *Montagne*, ni celle de Mr. De *Voltaire* sur cet Article, ne trouvera pas grand crédit chez les Hommes. L'erreur n'est pas fort dangereuse; elle est trop contraire au sentiment. Je ne crains guère de voir une troupe de Philosophes de cet ordre, s'égorger pour l'établir. Que me diroient *Montagne* & Mr. de *Voltaire* quand il voudroient bien me répondre à cette Question? Dépendés vous de quelqu'un? Oûi, de Dieu. Ce Dieu de qui vous dépendés, n'a-t-il pas posé un terme à vos jours, par vôtre propre constitution? Sans doute *puis que nous sommes faits pour vivre un certain tems.** Si donc il a fixé vos jours, pourquoi vous soustraire à sa volonté en atentant sur vôtre vie? Mais, me diront-ils, nous sommes hors d'état d'être utiles à la Société, nous menons une vie languissante, les douleurs nous acablent. Ces douleurs vous sont envoiées de la part de vôtre Grand-Maitre, pourquoi donc ne les supporteris vous pas? D'ailleurs qui vous a dit que

vous

* Ce sont les termes de Mr. De *Voltaire* sur la Pensée 28

vous ne pouviés plus être utiles à la Société.
 Prêvoies vous ? Il n'y a rien dans ces raisonne-
 mens que la Philosophie seule, ne puisse bien
 nous apprendre. „ *Nous sommes en ce Monde*
 „ *dit Platon, comme dans une grande Prison,*
 „ *d'où il ne nous est pas permis de sortir que par*
 „ *l'ordre du souverain Géolier : Nous appartenons*
 „ *à Dieu, comme nos Esclaves nous appartient.*
 „ *Comme ils n'ont rien à eux, nous n'avons rien*
 „ *qui soit à nous : Ainsi nous n'avons pas droit de*
 „ *disposer de nôtre vie, & ne l'a devons quitter,*
 „ *que lors qu'il plaira à Dieu que nous la quittons **

À ne consulter encore que ce que les Hom-
 mes appellent Valeur ou Vertu, c'est poltrone-
 rie, c'est lâcheté de ne savoir pas souffrir avec
 courage les accidens de la Vie.

Rebus in angustiis facile est contemnere vitam
 Fortiter ille facit qui miser esse potest.

MART. EP. 58. Lib. II.

Il est facile de mépriser la Mort, quand elle
 nous délivre des calamités de la vie; mais il y
 a de la grandeur à savoir vivre malheureux.

• Les malheurs, dit Caton, étonnent le plus fort,
 Mais la Vertu se range aux volontés du fort,
 Forte dans le bonheur, forte dans les défaits,
 Sans contrainte elle suit la contrainte des Astres.
 Le Sage s'acommode aux changemens divers
 Et l'Homme généreux se doit à l'Univers.

BREBEUF.

PASCAL

Les Sciences ont deux extrémités qui se touchent.

• Esprit, 2. Part. Ch. 13.

La première est la pure ignorance, où se trouvent tous les Hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes Ames, qui aiant parcouru tout ce que les Hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette ignorance d'où ils étoient partis.

Ce n'est pas assés de dire avec Mr. De Voltaire que cette pensée est un pur Sophisme, il faut y ajouter & un pur galimatias. Que signifie, la pure ignorance est l'extrémité de la Science? C'est là même chose, que si l'on disoit que la nuit est l'extrémité du jour. L'ignorance & la Science, la nuit & le jour sont les contraires l'un de l'autre; ils ne sauroient donc servir d'extrémités l'un à l'autre.

PASCAL

On n'apprend pas aux Hommes à être honêtes gens & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'il n'apprennent pas.

Mr. DE VOLTAIRE.

On apprend aux Hommes à être honêtes gens; & sans cela peu parviendroient à l'être. Laissez votre Fils prêdre dans son Enfâce tout ce qu'il trouvera sous sa main; à quinze ans il volera sur le grand chemin: Loués le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin: Flûtés sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux Hommes, la Vertu, la Religion.

L'on n'a vû se former tant de Sectes différentes de Philosophes, que parce qu'ils ne mènent

geoient pas affés déicatement la Vérité dans leurs Instructions. Et les nouvelles Sectes, ne se cro oient pas affés distinguées des anciennes, si elles ne s'oposoient absolument à leur système. C'est encore cet Esprit qui est aujourd'hui la source de mille erreurs. *Pascal* eut raisonné mieux sans doute, s'il eût cherché la justesse plutôt que le paradoxe; & *Mr. De Voltaire* s'il n'eût pas entrepris la Critique de *Pascal* sur cet Article, se seroit exprimé plus conséquemment à la vérité: La voici.

On apprend aux Hommes à être honnêtes gens à demi. On leur défend le vol, le meurtre, le brigandage, le mensonge, tous les vices grossiers & éclatans: Mais l'on a une certaine condéendance pour leur malice, leur colère, leur vengeance & leurs plaisirs délicats quoi que criminels. On leur apprend à aimer outre mesure. l'argent, les honneurs, l'estime d'autrui, la réputation; la vie. On apprend tout aux Hommes, le bien & le mal: Et ils se piquent affés de ce qu'ils sont. Un honête Homme se pique de Vertu; & un Débauché de libertinage. Parmi eux, néanmoins il y en a qui se piquent d'être ce qu'ils ne sont pas

Pe t être finirai je ici mes *Réflexions*. Je fais mes excuses à *Mr. de Voltaire*, & avec plus de raison, je les fais au Public. Il dépendra d'orenavant de mon Critique que nous nous-faisons une plus douce Guerre, bien que de mon côté j'aie observé les bienféances.

Y.... le 22. Nov. 1738. J. G. P. J. U. D.



LA NATURE ET L'ART.

*Vers présentés à S. E. M. le Cardinal
D E F L E U R I.*

A la Cour d'un grand Roi , l'ART trouva la NATURE ,
Que guidoient , de concert , Raison & Vérité ;
Rival jaloux , il en fut irrité ,

Et ne s'en tint pas au murmure :
L'invective suivit , dispute vint entr'eux ,
A qui formeroit mieux

D'un Ministre d'Etat l'auguste Caractère ,
Ministre dont les soins & le zèle sincère ,
Rendit le Prince à jamais glorieux ,
Et du Peuple abatu soulageât la misère.

MINERVE descendoit des Cieux ,
Pour aller au Parnasse , où par fois sa présence
Sert au besoin ; quand Auteurs envieux ,
Des Doctes Sœurs troublent l'intelligence ,
Par des Ecrits calomnieux.

Engance de Rimeurs n'est pas trop bonne engance.

Nature & l'Art conjurèrent tous deux
La sage & discrète Déesse ,
De vouloir bien juger leurs différens ;
Son Cœur , pour l'un & l'autre à la fois s'intéresse.

Voilà nos Docteurs sur les Bancs :
L'ART qui des bords du Nil a porté dans la Grèce
Et ses talens & son adresse ,

L'ART qui depuis à Rome a fixé son séjour ;
Mais qui pourtant du sein oblique

De sa mystérieuse Cour,
 Vrai Charlatan avec nous communic,
 Déploia méthodiquement
 Toute sa Rhétorique,
 Pour prouver gravement
 Que fine & sourde Politique,
 Du Ministère est le sûr fondement.

NATURE simple, juste & du faux ennemie,
 Prit parti pour Sincérité,
 Et soutint que Sagesse avec Justice unie,
 Religion, jointe au Génie,
 Désintéressement, Secret & Fermeté,
 Etoient les Attributs rares, mais nécessaires
 A tous ceux que les Rois font les Dépositaires,
 De leur Suprême Autorité.

C'est à qui plus montrera d'Eloquence;
 Chacun cire à l'envi,
 Le bel endroit, le morceau favori.

MINERVE les écoute : A peine ont-ils fini,
 Qu'elle offre à leurs regards, (ce fut là sa Sentence,)
 Le Portrait animé du modeste **FLEURI** :
 Lisez, dit elle dans son Ame,
 Les Voiles sont levez, pénétrez au dedans ;
 Sur l'Esprit qui le garde, & l'ardeur qui l'enflame,
 Règlez tous deux vos Jugemens.

NATURE triomphante aussi tôt le reclame :
 C'est mon Ouvrage & celui des Vertus.

L'ART voudroit repliquer, on ne l'écoute plus.
Minerve le condamne à s'unir avec elle,
 Pour transporter avec pompe à nos derniers Neveux,
 Le Nom chéri d'un Ministre fidèle,
 Dont le Cœur bienfaisant partage avec les Dieux,
 Le plaisir enchanteur de faire des heureux.



NOUVELLES LITERAIRES.

P A R I S.

ON vend actuellement à Paris chez *Montielant*, Libraire sur le Quai des Augustins, le *Newtonianisme, pour les Dames, ou Entretiens sur la Lumière, sur les Couleurs & sur l'Attraction, traduit de l'Italien de Mr. Algaroti, par Mr. Dupéron de Castera. 2. Vol. in 12. 1738.*

Cet Ouvrage, qui est fait à l'imitation de la *Pluralité des Mondes*, de Mr. DE FONTENELLE, explique la Philosophie de NEWTON en six Entretiens. Les Interlocuteurs sont Mr. *Algaroti*, & une Marquise. L'Auteur a égaié l'austérité de sa Matière, par des traits de Galanterie, & par des digressions curieuses.

Le stile du Traducteur est coulant & précis. Il prend quelque-fois un Ton poet. que pour suivre son Original, dont la diction n'est pas toujours aussi simple, que l'exige la nature du Dialogue. Les pensées sont rendues avec fidélité. On doit pourtant remarquer que Mr. *de Castera* met de tems en tems une Couche de Vernis, sur certains endroits, où la Nudité Italienne auroit blessé les yeux des Français. Ce sont des libertés qui donnent de l'agrément à l'Ouvrage sans rien dérober à l'exactitude.

Dans

Dans une Préface, le Traducteur a donné une idée complete de l'Original : Idée d'autant plus nécessaire, pour contenter les Lecteurs François, que la plupart d'entr'eux ne verront point l'Ouvrage *Italien*. Il règne dans cette Préface un grand Amour pour la Vérité. On y paie un Tribut d'estime à l'Auteur ; mais l'estime ne va pas jusqu'à l'Idolatrie : On relève quelques défauts, avec candeur, & d'une façon, dont la plus scrupuleuse Politesse ne sauroit se plaindre.

C'est dans le même Esprit, que le Traducteur a fait quelques Notes, tantôt pour montrer que l'Auteur se trompe sur différens traits d'Erudition, tantôt pour le critiquer sur des Matières de Physique, quelque fois pour justifier d'Illustres Philosophes François, traités avec peu de ménagement. Cette Traduction est très bien reçûe du Public. L'Ouvrage de Mr. *Algarotti* avoit déjà été annoncé avantageusement par Mr. de *Voltaire* dans son *Newton, mis à la portée de tout le Monde*. Il paroît que l'Auteur François, & l'Auteur Italien ont eu l'un & l'autre en vûe d'enseigner aux Dames la Philosophie du célèbre Anglois. Voici comme Mr. de *Voltaire* s'explique à la fin de son Epître à Mad. la Marquise *du Ch...* qui est à la tête de son Ouvrage, & comment il fait alier la Galanterie à la Philosophie.

Vous à qui cette Voix se fait si bien entendre,
 Comment avez vous pû, dans un âge encor tendre,
 Malgré les vains plaisirs, ces ecueils des beaux jours,
 Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
 Marcher après Neuton, dans cette route obscure,
 Du Labyrinthe immense, où se perd la Nature ?
 J'eussai je auprès de vous, dans ce Temple écarté,
 Aux regards des François montrer la Vérité !
 Tan lis qu'Algarotti, sûr d'instruire & de plaire,
 Vers le Tibre étonne conduit cette Etrangère,
 Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
 Le Compas à la main, j'en tracerai les traits,
 De mes Craïons grossiers je peindrai l'Immortelle,
 Cherchant à l'embé'rir, je la rendrois moins belle ;
 Elle est tant si que vous noble, simple & sans fard ;
 Au dessus de l'Eloge, au dessus de mon Art.

B A L E.

ON trouve chez Mr. *Schveighauser*, Négociant, Rue *St. Martin* à Bâle en Suisse, un Remède infailible pour la guérison de la Gravelle & de la Pierre : Il a même la propriété de fondre celle qui s'est nouvellement formée dans la Vessie ; au moyen de quoi l'on se trouve dispensé de recourir à la dangereuse Opération de la Taille. Cet incomparable Remède, consiste en une Quintessence de la composition du célèbre Mr. *Fregossi*, Médecin & Chimiste, natif du Royaume de *Naples*. Il se vend *Trois Lcïis d'Or neufs* ou *72. Livres, Argent de France* les deux Onces, qu'il faut employer pour faire
 la

la Cure. (au lieu d'une Once, com̄e on l'a indiqué par erreur dans les Gazettes de *Berne*.) Il se délivre dans une Phiole scélée du Cachet des Armes de l'Auteur, & il est acompagné d'un Imprimé instructif, tant de la manière de s'en servir, que du régime qu'il faudra observer. Une infinité d'Expériences, en divers endroits de la *Suisse*, particulièrement à Bâle, confirment la réalité de ce Remède; & l'on en pourroit produire des Certificats authentiques; mais on regarde comme beaucoup plus sûr le bénéfice qu'en éprouveront les Personnes qui voudront s'en servir. Si cependant les premières Prises ne procuroient pas tout le soulagement désirable, comme il pourroit arriver, selon la disposition du Malade, il ne faudroit pas l'attribuer au Remède, ni se rebuter de recommencer la Cure, en la manière indiquée dans l'Imprimé. On verra alors, avec surprise, les effets qu'il produira.

Outre le Remède dont on vient de parler, on distribuera encore un *Espirit Angélique* pour soulager & guérir plusieurs autres Maladies, à *Six Livres l'Once*, & un *Elixir* admirable pour apaiser les Douleurs les plus cuisantes de la Goutte, à *Trois Livre Poncé*, le tout en argent de *France*. L'un & l'autre seront de même acompagnés d'un Imprimé instructif contenant la manière dont il faudra s'en servir. Mr. *Frégossi* peut au reste se flater d'avoir guéri nombre de Maladies

désespérées, par d'autres Secrets qu'il possède.

L'Avis ci dessus, nous a été envoyé par une Personne autant distinguée par sa Pieté, que par son savoir, & célèbre dans le Monde Savant. Voici ce que la Lettre qui acompagnoit cet Avis, nous dit de l'Auteur du Remède qui y est annoncé. Nous avons crû devoir en faire part à nos Lecteurs, pour l'Avantage public, & celui en particulier des Personnes qui ont le malheur d'être dans le cas du Remède: *Peut être que le Public ne sera pas fâché d'apprendre que M. Fregossi est en état de soulager sur tout, même de guérir radicalement ceux qui sont ataqués de la Gravelle: Il est certain que je sai qu'il a fait à Bâle de fort belles Cures, sur des Malades de diverse Espèce, qui avoient épuisé toute la Pharmacie. C'est un Chimiste qui a divers bons Secrets, sans être un Medecin, dans toutes les formes. Si vous en vouliez savoir d'avantage, j'entrerois dans un plus grand détail, qui lui feroit honneur &c.*

L O N D R E S.

ON a imprimé en cette Ville une *Histoire générale des Turcs*, composée, à ce que l'on assure, par un des premiers Officiers de l'Empire Ottoman, & traduite en *Anglois* par Mr. Ribb, Négociant de *Londres*, qui a fait un long séjour à *Constantinople*. Cet Ouvrage est très curieux. Il renferme des Anecdotes très intéressantes.

ressantes. Voici entr'autres un Morceau d'Histoire, qui nous a paru singulier, soit par le fond du sujet, soit par la manière dont il est écrit.

La Sultane KIOSEM, aiant entrepris de déposer son Petit Fils MAHOMET IV. (*) sous la Minorité duquel elle avoit été nommée Régente, après la mort d'IBRAHIM, entretenoit des liaisons secrètes avec *Bectas*, Aga des *Janissaires*, Ennemi particulier de la jeune Sultane, Mère de *Mahomet*. Cette Princesse n'ignorant pas ce qu'elle avoit à craindre de la Grand-Mère de son Fils, avoit mis dans ses intérêts le *Grand Vizir*, les *Saphis* & tout le Serrail.

Les deux Sultanes, dit l'*Historien Turc*, étoient extrêmement animées l'une contre l'autre. La jeune avoit intérêt de soutenir l'Autorité de son Fils, & l'autre vouloit conserver la sienne. Les semences de cette division se répandoient tous les jours, non seulement dans le Serrail, mais aussi dans la Ville, qui étoit partagée en différens Partis. Le trouble & la confusion paroissent augmenter à tous momens. La vieille Reine donnoit avis à *Bectas* de tout ce qui se passoit dans l'intérieur du Serrail : Elle noircissoit sa Rivale dans l'Esprit des *Janissaires*, & insinuoit qu'il étoit nécessaire d'ôter le Trône à MAHOMET, & d'y placer

P p 4 SOLIMAN

(*) MAHOMET IV. étoit né le 2. Janvier 1642. Il succéda en 1648. à son Père IBRAHIM I. que les *Janissaires* étranglèrent. C'est sous le Règne de Mahomet que les Turcs prirent Candie & assiégèrent Vienne.

SOLIMAN (*), son Frère, Prince d'un mérite extraordinaire. *Bechtas*, animé par l'espérance qu'elle lui donnoit, de devenir le premier Instrument de sa puissance, fit une Assemblée à *Orta-Giani*, qui est la Mosquée des Jannissaires. Il s'y trouva un grand nombre de Gens d'Epée & de Ministres de la Loi. L'Aga eut même la hardiesse d'inviter le Premier Ministre à s'y rendre, dans la pensée qu'il pourroit l'atacher à ses intérêts, ou s'en défaire, s'il marquoit trop de penchant pour le Parti opposé. Il étoit deux heures de nuit lors qu'il lui envoya faire cette Prière. L'heure étoit indue, & la proposition peu respectueuse. Cependant le Vizir, qui étoit un grand Politîque, se crût obligé de dissimuler. Il partit de chez lui avec peu de monde. Le premier Objet qu'il rencontra fut une Garde de *Dix mille Janissaires*, le Mousquet sur l'Épau-
le, & la Mèche alumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le surprit; mais rentrant en soi-même, il continua son chemin. *Bechtas* le voiant approcher de la *Mosquée*, ne prit pas la peine d'aller au devant de lui, & se contenta de lui envoyer un Officier. Quoi que le grand Cœur du Vizir eut peine à supporter un
tel

* SOLIMAN III. succéda à son Frere déposé en 1687. Il continua la Guerre contre l'Empereur, qui ne lui fut pas heureuse dans les commencemens; mais il remporta ensuite de grands avantages sur les Armes Impériales, que sa mort arrivée en 1692. interrompit.

tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda *Bechtas*, qui se souleva à peine pour le saluer.

L'entretien se fit sans dispute & sans chaleur, parce que le *Vizir*, qui n'avoit en vûë que de s'instruire du dessein des *Conjurez*, affecta de céder à leurs raisons, & d'entrer dans toutes leurs vûes. Il les assûra même, en jurant sur l'*Alcoran*, avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre sa Famille, qu'il les serviroit de tout son pouvoir. *Bechtas*, persuadé par ses sermens, eut l'imprudence de lui permettre de se retirer. Mais le *Vizir* avoit des pensées bien différentes. A peine fut il en liberté, qu'il se rendit au Serrail, suivi seulement de deux Personnes, & en remerciant le Prophète de l'avoir délivré d'un si grand péril. Etant arrivé à la Porte de Fer, dans le dessein de passer au travers du Jardin, il fut surpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raison aux *Bostangis*, qui lui dirent que c'étoit l'ordre de la vieille Sultane. Cette réponse n'ayant fait que redoubler ses défiances, il alla sans bruit à l'Apartment du Sultan, & rencôtra heureusement en chemin, le *Kutlzir Agasi*, qui faisoit la ronde autour de l'Apartment de la vieille Sultane. Celui ci reconnut d'abord le *Vizir* à sa voix, & fut fort surpris de le voir à une heure si indue. Mais lorsqu'il eut aprit de lui le sujet de ses alarmes, il le loua de sa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille Reine n'étoit pas

pas encore couchée. Elle avoit passé le tems à se réjouir avec ses Eunuques & ses Femmes, à chanter, à danser, & à faire jouer de divers Instrumens; elle qui avoit coutume de se mettre de bonne heure au Lit.

Après une courte Conférence, le *Vizir* & le *Kutzlir Agasi*, suivis de quelques Eunuques, entrèrent dans l'Appartement de cette Princesse, & voyant qu'on n'étoit pas disposé à les recevoir, le *Kutzlir*, Homme fier & résolu, donna un coup de Poignard au Bacha *Kapa Oglav*, Grand Chambellan. Les Eunuques qui l'accompagnoient entrèrent furieusement avec lui, le Poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui se présenta à leur rencontre. La *Sultane* demeura seule dans sa Chambre, où elle fut donnée en garde aux Eunuques du *Sultan*. Tous ses Gens, qui avoient pris la fuite vers la Porte du Serrail, furent arrêtés avec le reste de ses Officiers, & mis sous une Garde sûre. Cette Action se fit, avec si peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée jusqu'au Quartier du *Sultan*, quoi qu'il ne fut pas éloigné.

Le *Vizir* & le *Kutzlir Agasi*, se rendirent ensemble à la Chambre où le *Sultan* étoit couché. Ils entr'ouvrirent la Porte, & faisant signe * aux Femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune *Sultane*. Une des Femmes l'éveilla en lui gratant, douce-

ment

* On fait que la coutume du Serrail est de se parler par signes.

ment les pieds, & lui annonça la Visite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle se leva avec beaucoup de surprise. A peine le *Vizir* eut-il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que se le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au Lit de son Fils, & le prenant entre ses bras, elle s'écria de toute sa force : *O mon Fils ! nous sommes morts.* Le Grand Seigneur, qui n'étoit qu'un Enfant, se mit à pleurer, & conjura le *Vizir* de lui sauver la vie. Le *Vizir* ne pût s'empêcher de jeter des larmes. Il embrassa son Maître. Il encouragea la Mère & le Fils, en leur protestant qu'il perdrait mille fois la vie, plutôt que de souffrir qu'ils reçussent le moindre outrage. Ensuite il les mena, à la lueur de quelques Flambeaux, vers l'*Hozada*, où se trouvent ordinairement les principaux Seigneurs de la Cour.

Ceux qui faisoient garde dans cette Chambre, furent étonnés de voir tant de lumière, & s'avancant du côté d'où elle venoit, ils le furent encore plus d'apercevoir le *Grand Seigneur*. Tous leurs Compagnons s'étant éveillés, au même moment, le *Sultan* fut placé sur le Trône, qui est toujours dans cette Chambre, & les quarante Officiers qui y sont sans cesse, vinrent se présenter à S. H. en la suppliant d'employer leur courage & leur vie pour son service. A quoi le *Vizir* répondit : *Celui qui mange le pain du Roi, doit s'attacher inviolablement au service du Roi. Nous avons*

avons souffert jusqu'ici que des Traîtres aient fait mourir le Sultan Ibrahim. Ils veulent maintenant nous arracher encore celui-ci. C'est à vous, qui êtes ses principaux Serviteurs à le secourir. Egiusi Mustapha Bacha, Capitaine de la Chambre, hardi comme un Lion, & déjà informé des principaux desseins de la vieille Reine, répondit sur le champ: *Grand Vizir, soiez en repos; vous verrez demain, avec l'aide du Prophète les têtes de vos Ennemis à vos pieds.*

Après avoir tenu Conseil, le premier parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'Encre & du Papier, & de faire signer, au Grand Seigneur, un Ordre, pour étrangler le *Bostangis Bacha*, comme un Traître qui avoit laissé la Porte des Jardins ouverte pendant la Nuit. Cette Sentence fut exécutée au même moment. Sa Charge aiant été donnée aussitôt à un autre, on lui fit prêter le serment de fidélité, & il le fit prêter ensuite à tous les *Bostangis* du Serrail, qui se trouvèrent au nombre de cinq cent. Il les distribua ensuite à la garde des Portes & sur les Murailles du Jardin. On proposa de faire assembler les *Ichoglans*, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la Chambre du *Capa-Agasi*, à qui son Emploi donne l'Intendance de toute la Jeunesse du Serrail. On heurta doucement à sa porte. Les Gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le *Capa-Agasi*, & de lui dire qu'on vouloit lui par-

les

fer à sa fenêtre. Le *Capa*, avant que de se lever, voulut savoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le *Vizir* & le *Kutzlir Agasi*. Il répondit qu'étant indisposé, il ne pouvoit se lever, & qu'on pouvoit lui faire savoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander. Ce qui obligea enfin de lui dire affés haut : *Nous vous commandons, au Nom du Sultan, de faire lever promptement tous les Ichoglans du Serrail, pour une Affaire de la derniere importance.* Comme il ne se hâta point encore d'obeir, on s'imagina qu'il étoit de la Conspiration, quoi que la vérité fut que c'étoit un Vieillard de quatre vingt & dix ans, mal sain, & qui ne pouvoit se remuer facilement. Le *Vizir* voyant qu'il demeuroit immobile, lui cria une seconde fois de toute sa force : *Agafaites promptement lever les Ichoglans ; on veut nous enlever le Sultan.* Mais il demeura ferme dans sa résolution, & protesta qu'il ne les feroit point lever sans un Ordre par écrit.

Au bruit de cette contestation, les Domestiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit question de la sûreté, & peut être de la vie du *Grand Seigneur*, ils allèrent, sans ordre, heurter à la Porte des grandes & des petites Chambres. Le *Sommelier* alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette Chambre est longue de passé 80. Pas, il s'arrêta au milieu, & se mit à fraper des mains l'une

Contre

contre l'autre, quoi que ce soit un grand crime de faire du bruit la Nuit dans le Serrail. Les *Ichoglans*, épouvantés de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le Sommelier répondit : *Levez-vous, on est sur le point de nous enlever le Grand Seigneur.* A ces mots, toute la Chambre se leva ; & vous les eussiez vûs tous, au nombre de *Six Cent*, courir avec la dernière confusion, les uns sans Habits, les autres sans Armes, & la plûpart cherchant à se cacher, dans la crainte que les *Janissaires* ne fussent déjà Maîtres du Serrail. On les rassûra aussi bien que les autres Chambres, qui étoient dans la même confusion.

Pendant ce tems-là, le Grand Seigneur inconsolable, appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme son Père. Mais *Mustapha Bacha*, l'ayant prit par la main, lui fit voir tous ses Serviteurs sous les Armes, & prêts à mourir pour son service. Il arriva alors une chose qui augmenta beaucoup l'alarme. Un *Ichoglan* aiant vû passer le *Grand Seigneur* sous les Fenêtres de sa Chambre, se mit à crier de toute sa force : *Dieu donne dix mille ans de vie à nôtre Empereur!* Les autres répondirent tous d'une voix : *Allaha, allaha.* Ce cri de Guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignés du Serrail, & fit prendre les Armes aux Confituriers, aux Cuisiniers, aux Fauconniers, aux Porteurs de Hache, & à tout le reste des bas-Officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le *Vizir* avoit donné ordre à tous les *Bachas* de se rendre incessamment au Serrail, avec tout ce qu'ils pourroient assembler de gens résolus, & de leur faire apporter des Vivres pour trois jours. Le concours fut bientôt si grand que le Jardin & les Cours se trouvèrent remplis d'Hommes armés. Il vint des Bâteaux de *Galata* & de *Tophana*, chargés de Poudre & d'autres Munitions; de sorte qu'à la pointe du Jour, on vit auprès du Serrail une Armée de terre & de mer.

Les *Janissaires* crurent le danger pressant. Ils firent armer de leur côté un grand nombre d'*Albanois* & de *Grécs*, qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, à force d'argent & de promesses. Ainsi la Ville & la Cour paroissoient prêtes à s'entr'égorger.

Aussi tôt que les Prières du matin furent achevées, les *Baltagis*, armés de leurs Haches, firent avertir les *Ichoglans* de les venir joindre, pour se rendre ensemble à l'Apartment du *Grand Seigneur*. Etant arrivez à la Porte, l'Eunuque qui la garde, fort ataché au parti de la vieille Reine, leur en refusa l'entrée, en les traitant d'insolens qui manquoient de respect pour un Lieu si sacré. Ils répondirent tous d'une voix qu'ils vouloient parler à leur Maître, & que la vieille Reine étant ennemie de l'Empereur & de *Mahomet*, ils demandoient sa mort.

L'Eunu-

L'Eunuque, fier de son Autorité, continua de les traiter de séditieux & de traitres. *Qu'avez vous*, leur dit-il, *à dénieler avec la Reine ? Etes vous dignes d'ouvrir la bouche, pour proférer un seul mot contre elle ?* Ces outrages irritèrent tellement toute la Troupe, que plusieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva sa Hache. Il s'enfuit par le *Tarras* dans le Jardin, où aiant été poursuivi, il eut été tué sur le champ, s'il n'eut obtenu, à force de prières, la liberté de se jeter aux pieds du Sultan, avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eût pas plutôt remis le Sceau, & la Clef d'un Trésor caché, qu'un *Baltagis*, nommé *Saferli*, lui fendit la tête d'un coup de Hache. Les autres se jettèrent aussitôt sur lui & le coupèrent en morceaux, avec leurs Cimenterres. Une exécution, si prompte & si violente, jeta la terreur parmi tous les Officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille Reine, & leur aprit à diffimuler. Le Sultan même, qui avoit vû réjaillir sur ses Meubles, & jusques sur ses Habits, le sang & la cervelle de ce Misérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ses Serviteurs, ne pût s'empêcher de jeter un grand cri, & d'embrasser le *Sélibar*, qui le tenoit entre ses bras. Cependant sa frayeur & ses larmes cessèrent, lors qu'on eût éloigné de ses yeux ce tragique Spectacle, & qu'on lui eut représenté qu'on ne pensoit qu'à le servir.

Le

Le *Moufti* & les principaux Officiers étant arrivez , à la fin de l'exécution , furent surpris , en entrant dans le *Hozada* , d'y voir tant de désordre & si peu de respect. C'étoit un mélange de divers Langages, de cris & de mouvemens qui sembloient présager les dernières extrémités de la hardiesse & de la fureur Pour mettre le comble au tumulte , la jeune Reine reçût avis , qu'il s'étoit donné un Combat dans les Ruës , & n'en pouvant savoir l'événement , elle acourut à la Chambre de son Fils , où elle espéroit trouver un azile. La confusion qu'elle y aperçût , aiant augmenté sa fraieur , elle s'écria comme hors d'elle-même : *Est-ce là le respect qu'on doit au Souverain Seigneur ? Que demandés-vous à une Femme ? Pourquoi vous mêlés-vous des affaires de mon Fils ?*

Un Ichoglan qui ne la reconnut point , parce qu'elle avoit la tête voilée , s'imagina que ce pouvoit être la vieille Reine : *Voici celle que vous demandés* , dit il , d'un ton furieux , *elle est entre nos mains , vengeons nous , & punissons là de ses Crimes.* Quelques uns des plus hardis s'étant avancés pour s'en saisir , elle courut se jettée aux pieds de son Fils , en poussant des cris épouvantables. *Non , non* , leur dit elle , *je ne suis pas la vieille Reine ; je suis la Mère de votre Maître.* Son Voile tomba , & s'étant fait reconnaître à la beauté ravissante de son Visage , elle ne s'atira plus que des marques de respect , de ceux qui peu auparavant étoient disposés à l'outrager.

Cependant le *Moufti*, qui ne vit aucun moïen d'apaiser tant de Gens mutinés , & qui crut sa propre vie en danger , si l'on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à l'Assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux Ministres ; & dans une courte Conférence qu'il eut effectivement avec eux , il fut résolu qu'on suppleroit très-humblement le *Grand Seigneur* de consentir à la mort de la vieille Reine. On dressa la supplication , qui fut conçue dans ces termes.

La volonté de Dieu est , que vous mettiez votre Grand Mère entre les mains de la Justice , si vous voulez que vos Esclaves s'apaisent. Un petit mal est moins dangereux qu'un grand. Il ne reste point d'autre remède. Le Ciel en rendra la fin heureuse. Le *Moufti* dressa ensuite la Sentence , qu'il fit signer au *Grand Seigneur*. Elle portoit que la vieille Reine seroit étranglée ; mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le Ciméterne , ni brisée de coups. Cet Ecrit fut remis aux Eunuques de la Chambre , avec ordre de conduire la Reine hors du Serrail , par la Porte des Oiseaux , nommée le *Cashena* , afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du *Grand Seigneur* , & que ses cris ne fussent point entendus. Les *Ichoglans* chargés de l'exécution , allèrent les mains levées , en criant *Allaha* , à la Porte de l'Appartement des Femmes , où ils trouvèrent quelques Eunuques noirs , qui

ne firent aucune résistance, après avoir vu l'Ordre du *Grand Seigneur*. Cependant ils exigèrent qu'il n'entreroit que vingt Personnes dans la Chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la Fole de la Reine, qui tenoit un Pistolet à la main, & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la Mère du Roi. Je la suis, repliqua-t'elle, & elle lâcha son coup sur eux. Cette hardiesse lui auroit coûté cher, si le *Kutlzir Agasi* ne les eût avertis que ce n'étoit pas la Reine. Ils ne trouvèrent point de lumière, dans la Chambre. La Reine avoit fait éteindre tous les Flambeaux, au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande Armoire, sous quantité de Tapis & de Hardes. Ils la cherchèrent inutilement, & peut-être lui auroient ils laissé le tems de s'échaper, si un *Albanois*, nommé *Belli Dogangi* ne s'étoit avisé d'ôter toutes les Hardes de cette Armoire, où il l'aperçût enfin, malgré l'obscurité. Elle lui dit tout bas, & en tremblant: *Généreux Esclave, prens pitié de moi; je ferai ta Fortune; & si les Ichoglans veulent me sauver la vie, je leur promets cinq Bourses à chacun,* „ *Perfide, lui répondit il, il n'est pas tems de capituler, il faut mourir; & la prenant en même tems par les pieds, il la tira dehors avec violence.*

S'étant relevée, elle tira de sa Poche une Poignée de *Séquins*, qu'elle jetta au milieu de

ses Meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur, pendant qu'ils s'occupoient à les ramasser. Les plus jeunes furent éblouis en effet par la vue de l'Or. Mais l'*Albanois* s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoi qu'elle fut extrêmement forte & pesante. Un *Ichoglari*, du même Pais, lui voiant aux Oreilles deux Diamans d'une beauté extraordinaire, se jetta dessus, & les lui arracha. Ils étoient taillez en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros Rubis. Ces Pendans d'Oreilles lui avoient été donnés, dans la fleur de son âge, par le Sultan *Achmet*, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le Trésor du *Grand Seigneur*.

Les autres pillèrent cette malheureuse Reine avec la même ardeur. Ses Brasselets, ses Bagues, ses Habits, & jusqu'à ses Jarretieres, qui étoient couvertes de Diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est à dire, sans ménager sa pudeur. On trouva, dans sa Fourrure de Martre zibeline, des Caractères magiques, par lesquels elle s'imaginoit avoir lié la Langue à tous les Empereurs de son tems, & sur sa peau même, elle portoit un Cadenas, admirablement composé, où les Noms des Sultans *Amurath* & *Ibrahim* étoient gravés. C'étoit l'Ouvrage d'un Impositeur, nommé *Pelli*, qui s'étant rendu célèbre par cet Art, devint, en
peu

peu de tems, le principal Favori du Sultan *Ibrahim*, & le plus riche Particulier de *Constantinople*.

La Sultane *Kiosem*, aiant été dépouillée, avec mille outrages, qu'elle s'atiroit par sa résistance, fut laissée pendant quelques momens nue sur le Pavé, & trainée ensuite par les pieds au *Cashena*. C'étoit le lieu marqué pour l'exécution. Lors qu'elle y fut arrivée les *Ichoglans* firent attention qu'ils avoient oublié de se munir d'un Cordon. Ils furent obligés de prendre la Corde de la Mosquée Imperiale, qui n'étoit pas éloignée. On la lui passa autour du cou; & *Dogangi* la pressoit par derrière avec les mains, tandis que les autres la ferroient. Quoi que cette Princeesse fut âgée de plus de quatre vingt ans, que la violence de ce traitement l'eut mise hors d'elle même, & qu'elle n'eut point de dents, elle ne laissa pas, en revenant à elle comme d'un profond assoupissement, de mordre avec tant de force le pouce gauche de *Dogangi*, qu'il ne pût le tirer de sa bouche, qu'en lui donnant de l'autre main plusieurs coups de Poignards au Visage. Quatre *Ichoglans*, des plus robustes, avoient entrepris de l'etrangler; mais étant peu acoutumés à ce funeste office, ils la firent languir longtemps dans des peines afreuses. Enfin la croiant expirée, ils annoncèrent sa mort à leurs Compagnons par leurs cris, & la plûpart coururent en porter la nouvelle au *Grand Seigneur*. Mais à peine l'eurent ils perdu de vûe, qu'elle se rele-

va pour prendre la fûte. On rapella les moitiés éloignés, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre; & pour l'achever promptement, on ferra si bien la Corde, avec le Manche d'une Hache, qu'enfin elle expira.

Les Eunnques noirs prirent son Corps, & le portèrent avec beaucoup de respect dans la *Mosquée Royale*, où ils l'étendirent, après l'avoir revêtu d'Habits aussi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ses Esclaves, au nombre de quatre cent, s'y rendirent, en versant des larmes, & s'arrachant les Cheveux.

Après cette Expédition, le *Vizir* remercia les *Ichoglans*, & donna ordre que la Bannière de *Mahomet* fut déployée. On la plaça sur la principale Porte du Serrail, à la vue de tout le Peuple, & la tranquillité fut rétablie.

FOURMI est le mot du Logogriphe de Novembre.

T A B L E.

L B Spectateur Suisse	495.
Lettre sur les Hypothèses, de l'Union de l'Ame & du Corps	521.
Suite des Réflexions sur Mrs. Pascal & de Voltaire	557.
La Nature & l'Art, à M. le Card. de Fleuri	572.
Le Neutonisme pour les Dames &c.	574.
Remède infallible pour la Gravelle & la Pierre	576.
Histoire générale des Turcs	578.
Fragment curieux de l'Histoire de Mahomet IV.	579.

E R R A T A.

- Pag. 527. Lig. 10. Leur, lisés, Lui.
 Pag. 534. Lig. 11. l'Immortalité, lisés, l'Immatérialité.
 Pag. 540. Lig. 21. Caractéristique, lisés, Caractéristique.



PANACE'E UNIVERSELLE.

UN fameux Chimiste de Suisse aiant travaillé depuis 25. Ans à des Recherches Chimiques , a découvert enfin , & conduit à sa perfection la PANAGE'E qu'il annonce au Public. Ce Remède universel a des Propriétés admirables. Il entre dans routes les Veines où le Sang peut être infecté par quelque humeur ou infection que ce puisse être , & en purifie entièrement la Masse. Il cuit doucement les Humeurs , nettoie les Entrailles , & ôte d'une manière naturelle la cause des Maladies. Il ouvre toutes les Obstructions , tant du Foie , de la Rate , du Pancras , que du Mesentère & de quelqu'autre partie du Corps que ce puisse être ; & il le purifie aussi. Il ne touche rien au bon Chyle , comme font les autres Remèdes purgatifs , & il n'évacue simplement que ce qui peut être nuisible. En corrigeant la Masse du Sang , & chassant la corruption , cet excellent Remède est cause que la Nature se fortifie de jour en jour , & que l'on jouit d'une santé parfaite. Il agit & purge le Corps humain , suivant le Tempérament d'un chacun , & les Humeurs qu'il rencontre. S'il est besoin de Vomissement , il ne manque pas de faire son effet ; mais doucement & sans violence. S'il est nécessaire de purger par les Selles , il le fait benignement. Souvent il purge par les Urines & par les sueurs ; & quoi qu'il agisse avec certaines Personnes d'une manière presque imperceptible , il ne laisse pas que de les rétablir entièrement.

L'Auteur , par le moien de la Panacée , a fait tout récemment des Cures admirables. On en indiquera ici quelques unes , dont il peut produire des témoignages authentiques. Il a guéri diverses Maladies Chroniques ; des Ulcères aux Jambes , qui duroient depuis plus de 20. ans ; des Maladies froides , telles que les Ecrouteles ; toutes sortes de Fluxions en quelques parties du Corps que ce soit ; des Hidropisies & des Paralysies les plus formées ; des Coliques & de dangereux Misereux , dont les Personnes avoient des tumeurs de la grosseur du poing au bas du Ventre.

Cette Panacée a emporté divers Migraines & plusieurs Vertiges , avec une prise seulement. Il n'y a point de Fièvres de quelque nature qu'elles soient qu'elle n'enlève dans sa seconde ou troisième prise , quand même elles sont a-

com

compagnés de Pleurésies. Elle ne souffre aucun éam
 dans le Corps; elle tue & chasse les Vers; elle e. apav
 peu de tems les suffocations de Matrice; c'est un puissant
 incomparable Diuretique pour détruire la Gravelle. C
 outre cela un Sudorifique immanquable pour les grandes
 Maladies; & tout ce qu'il y a de plus inveteré cède à son
 efficace. On s'est servi aussi dernièrement au Pai de Vau
 & ailleurs, de cette Panacée, dans les Petites Vèrole, avec
 beaucoup de succès. L'Auteur de ce Remède peut faire con
 fter, que plus de 3000. personnes de tout âge & de tout
 Sexe, atteintes de différentes Maladies, plusieurs même
 abandonnées des Médecins, ont été parfaitement rétablies
 par la Vertu de cette Panacée.

Ce Remède n'a ni gout ni odeur, & il est très facile à
 prendre, soit dans un Opiat, dans du Bouillon, du Thé, du
 Vin ou de l'Eau. La prise est du poids de quatre grains de
 froment. Ceux qui sont d'un temperament fort, peuvent
 en avaler jusques à deux Paquets, sans que la double ou
 même la triple Dose puisse les incommoder en aucune
 façon; mais il faut observer de prendre des Bouillons ou du
 Thé de quart d'heure en quart d'heure, & de ne point
 manger qu'il n'ait entièrement fait son effet. Il peut se trans
 porter par tout & se conserver sans se gâter.

Cette Panacée est le véritable Dissolvant universel, com
 posé de l'Animal végétal & minéral, qui étant distillé plu
 sieurs fois par l'Alambic, comme autant d'Esprits, dégoute
 la dernière fois blanc comme du Lait & se durcit. On la
 pile ensuite pour la rendre en poudre & on la tamise. On
 peut assurer qu'il n'y entre aucun Mercure, & que l'expé
 rience justifie que pour toutes sortes de temperamens &
 dans tous les cas, elle ne peut produire que de très bons
 effets. Elle est très souveraine aussi contre la Contagion la plus
 violente. La Prise ou Paquet coutera 10. Sols courant, ou
 Liv. 6. les douze.

On trouvera cette Panacée à MOUDON chez Mr. le
 Capitaine LEAUTIER, qui en est le seul Distributeur. Le
 prises seront toujours cachetées de son Cachet. Ceux qui
 lui écrivent sont priés d'affranchir leurs Lettres.





Handwritten marks and scribbles at the top right corner of the page.

A single black dot located in the lower-left quadrant of the page.